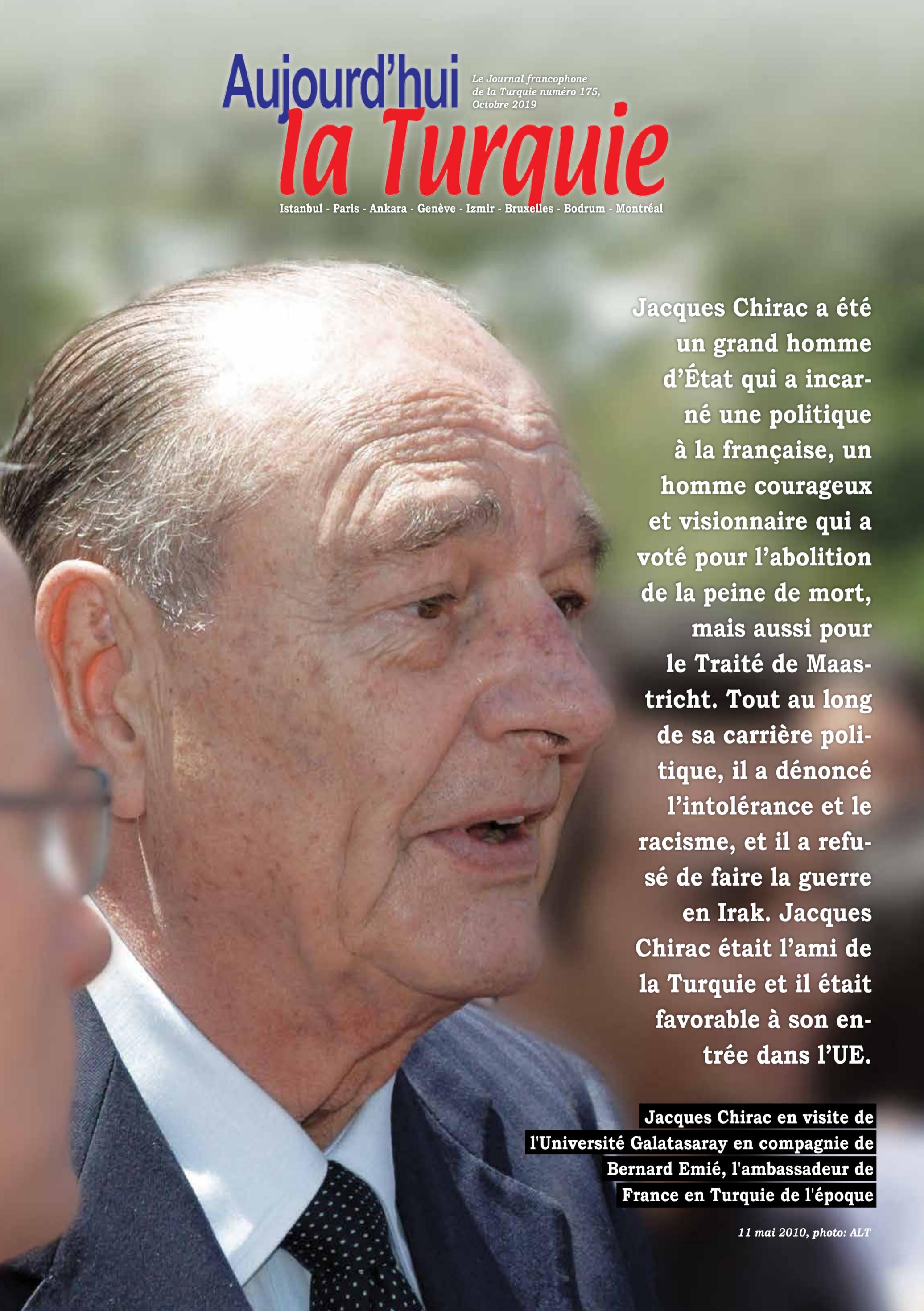


Aujourd'hui *la Turquie*

Le Journal francophone
de la Turquie numéro 175,
Octobre 2019

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

A close-up, profile view of Jacques Chirac, looking towards the right. He is wearing a dark suit jacket, a white shirt, and a dark tie with small white polka dots. The background is blurred, suggesting an outdoor setting.

Jacques Chirac a été un grand homme d'État qui a incarné une politique à la française, un homme courageux et visionnaire qui a voté pour l'abolition de la peine de mort, mais aussi pour le Traité de Maastricht. Tout au long de sa carrière politique, il a dénoncé l'intolérance et le racisme, et il a refusé de faire la guerre en Irak. Jacques Chirac était l'ami de la Turquie et il était favorable à son entrée dans l'UE.

Jacques Chirac en visite de l'Université Galatasaray en compagnie de Bernard Emié, l'ambassadeur de France en Turquie de l'époque

11 mai 2010, photo: ALT



Dr. Olivier Buirette

Le monde va célébrer cet automne les 30 ans de la fameuse année 1989, qui mar-

qua le début du processus de décomposition de l'URSS, de la fin de la guerre froide et du camp communiste en occident ; une année charnière dont le symbole restera la chute du mur de Berlin, le 9 novembre.

En quelques mois, du nord au sud, de la Pologne à la Roumanie, les vieux despotes communistes devaient céder leur place à des gouvernements démocratiques issus des urnes. Pour l'Ukraine, les choses furent différentes puisqu'elle faisait partie de l'Empire russe depuis le XIII^e siècle et n'avait connu qu'une courte période d'indépendance entre 1917 et 1920. Ce pays quittera finalement et définitivement l'URSS en 1991.

En 1991, l'Ukraine cosigne avec d'autres ex-Républiques la fin de l'existence de l'URSS avec les accords de Minsk, signés le 8 décembre 1991. Le 5 décembre 1994, le mémorandum de Budapest acte l'abandon par la jeune République de son arsenal nucléaire en faveur de

Octobre 2019 : Où en sommes-nous avec la crise ukrainienne ?

garanties d'aides de la part des États-Unis et de la Grande-Bretagne ainsi que la garantie de son intégrité territoriale alors que la nouvelle Russie est en train de se construire sous Boris Eltsine.

Durant toute cette période, cette ancienne République de l'URSS conserve au pouvoir des dirigeants dits « prorusses ». Tout va basculer en 2013, date à laquelle le dernier dirigeant prorusse du pays, Viktor Ianoukovitch, refusa de signer des accords de rapprochements avec l'Union européenne (UE), provoquant, du 21 novembre 2013 au 22 février 2014, une nouvelle révolution dans le pays. Ce que l'on appelle l'« Euromaidan » fait basculer l'Ukraine de l'état d'ex-satellite prorusse à celui d'un État pro-occidental menant une politique de rapprochement avec l'UE et dont la volonté est d'intégrer l'OTAN — et c'est sans doute ce qui alluma la crise avec la Russie. Entre temps, depuis le début

des années 2000, la Russie est dirigée par Vladimir Poutine qui, depuis 2008, mène une politique de restauration de la puissance militaire et du prestige international de son pays. Ainsi, le 11 mars 2014, la Crimée — cette presqu'île de la mer Noire majoritairement russe, mais en territoire ukrainien — proclame son indépendance. Moscou en profite immédiatement pour la rattacher à la Russie de manière unilatérale. En 2014, éclate alors dans l'Est de l'Ukraine une véritable guerre civile : la guerre du Donbass qui oppose les régions russophones de l'Est de l'Ukraine à l'Ouest du pays aux racines polonaises et pro-occidentales. Ce conflit qui se poursuit en 2019 a fait à ce jour plus de 13 000 morts et constitue un facteur déstabilisateur dans la région. Moscou soutient ces régions prorusses, appuyant ainsi sur le problème de l'intégrité de l'État ukrainien lui-même constitué d'entités pro-occidentales et prorusses.

La situation semble donc totalement figée, les Occidentaux réclamant au préalable la restitution de la Crimée à l'Ukraine avant toutes tentatives de négociations pour sortir du conflit, peut-être autour de ce qui avait été esquissé lors de pourparlers en Biélorussie en février 2015 (sommet quadripartite de Minsk, qui fut un échec) autour du président français de l'époque, François Hollande, et de la Chancelière Angela Merkel sur une Ukraine fédérale ou confédérale ; ceci permettant peut-être de trouver une porte de sortie pour le conflit du Donbass.

En 2019, les choses ont cependant évolué à Kiev puisque le président pro-oc-

cidental Viktor Porochenko a perdu les élections au profit de la victoire surprise d'un ancien acteur comique : Volodymyr Zelinski. Par ailleurs, à l'approche des élections présidentielles de 2020 en Russie, Vladimir Poutine cherche manifestement à assouplir son image sur ce conflit, d'autant plus que cette image s'est encore ternie à la suite des conclusions concernant la « bavure aérienne » de juillet 2014. En effet, il est à présent presque établi que ce sont des séparatistes russes qui ont abattu le vol MH17 de la Malaysia Airlines en route pour Kuala Lumpur, tuant ainsi 298 personnes dont une majorité de touristes néerlandais.

Après le succès du G7 de l'été 2019, le président Macron tente de reprendre l'initiative sur ce dossier, car un certain nombre de facteurs convergents le permet, dont le récent échange en septembre dernier de prisonniers entre les deux pays. À l'automne, une rencontre internationale sur le sujet devrait donc avoir lieu avec le nouveau président ukrainien, son homologue russe et la chancelière allemande autour du chef de l'État français.

Ce retour de la diplomatie dans cette crise majeure qui dure tout de même depuis presque six ans est une bonne nouvelle. Gageons qu'Emmanuel Macron aura plus de chances que François Hollande en 2015, car une résolution de ce conflit pourrait profiter à l'ensemble des parties concernées. Enfin, relancer une normalisation des relations avec la Russie serait un tournant essentiel pour les années à venir selon de nombreux analystes.



Ouverture du Procès Médiator : retour sur l'un des plus gros scandales sanitaires du XXI^e siècle

Le 23 septembre dernier s'ouvrait le procès Médiator, du nom d'un médicament commercialisé depuis 1976 et accusé d'être à l'origine d'entre 500 et 1 500 décès et d'avoir porté préjudice à plus de 5 000 personnes. Le laboratoire Servier, à l'origine de la diffusion du médicament, doit répondre d'accusations de « tromperie aggravée » et de « blessures et homicides involontaires », tandis que l'Agence du médicament et certains experts sont accusés d'avoir été payés par le laboratoire afin de garder le silence.

Une escroquerie médicale

À l'origine, le Médiator est un médicament destiné aux diabétiques en surpoids. Néanmoins, il s'avère qu'il est régulièrement prescrit par les médecins en guise de coupe-faim, c'est-à-dire hors du cadre de son autorisation de mise sur le marché. Or, des milliers de patients ont été victimes des effets indésirables de ce médicament, notamment sur le cœur et les poumons, pouvant aller jusqu'à la mort.

Un procès et de multiples accusations

On retrouve dans ce procès plusieurs parties civiles. Dans un premier temps, 49 victimes se portent parties civiles pour homicides ou blessures involontaires liés à la prise du médicament. Si ce chiffre

n'est pas aussi élevé qu'il aurait pu l'être, c'est parce que les laboratoires Servier ont acheté le silence de nombreuses victimes qui ont dû signer un protocole de confidentialité.

De plus, certaines des cinq millions de personnes qui ont consommé du Médiator de 1976 à 2009, date de l'éclatement du scandale, se sont constituées en parties civiles (que leur santé ait été altérée ou non par le médicament), car elles s'estiment moralement flouées. D'autres s'estiment financièrement flouées ; c'est le cas des organismes de sécurité sociale et d'assurance qui ont remboursé le médicament sans en connaître les propriétés réelles.

Enfin, un troisième volet de la procé-

sure concerne les liens d'intérêts et trafic d'influence. En effet, ce procès constitue un tournant d'un point de vue juridique, car ce sera la première fois que des liens tissés entre l'industrie pharmaceutique et les décideurs de la santé seront jugés au pénal.

Si l'instruction, pourtant ouverte en 2011, a pris autant de temps c'est en partie à cause de son ampleur et de l'examen au cas par cas de chaque dossier, mais surtout du fait des multiples demandes et recours de la défense auxquels s'ajoute l'ordonnance de renvoi, rendue en 2017. Ce lundi s'est ouvert la première page d'un procès qui s'annonce historique. Le scandale du Médiator est la plus grosse affaire sanitaire depuis l'affaire du sang



contaminé en France. Irène Frachon, à l'origine de la révélation de ce scandale, attend de voir avec ce procès « la faillite des agences, des experts, du monde médical [ainsi que] son aveuglement [et] sa collusion avec les industriels ».

Retour d'Iran avec Nedim Gürsel

C'est sur la rive asiatique du Bosphore que nous avons rencontré l'écrivain franco-turc Nedim Gürsel à l'occasion de la parution de son dernier livre intitulé « En attendant Mehdi ». C'est un récit de voyage en Iran sur les pas des grandes figures poétiques de la Perse, où l'écrivain constate un héritage culturel auquel les Iraniens tiennent profondément et un attachement réel à la poésie qui perdure encore de nos jours. Nedim Gürsel revient pour nous sur ce voyage qu'il qualifie d'époustouflant.

Vous avez écrit un livre sur l'Iran. Pourquoi ce sujet ?

Dès mon enfance, j'avais déjà une certaine idée de ce pays. Des années plus tard, j'ai découvert « La chouette aveugle » du grand romancier iranien Sadegh Hedayat. J'ai donc décidé de visiter ce pays. Ce voyage a pu se faire grâce à ma rencontre avec un jeune homme d'affaires iranien qui tient une agence de voyages et qui a beaucoup insisté pour que je découvre son pays. Je ne le regrette pas, car ce voyage, qui a duré près d'un mois, fut pour moi une révélation. D'où ce livre.

Comment l'avez-vous préparé ?

J'ai pris des notes durant mon voyage, mais également avant, car je m'étais documenté sur ce pays ainsi que sur la littérature iranienne. À mon retour à Istanbul, j'ai d'abord écrit pour la revue turque *Magma* une vingtaine de feuillets. Puis, à Paris, j'ai fait des recherches approfondies sur les poètes dont je parle dans mon livre.

Quelle a été votre première impression sur l'Iran ?

Il existe des préjugés auxquels il faut certainement tenir compte, notamment en ce qui concerne l'emprise de l'État sur la vie personnelle des Iraniens. J'ai été par exemple marqué par le fait que dans l'avion, en arrivant sur Téhéran, toutes les femmes ont revêtu leur voile. Je le savais bien évidemment, mais le vivre c'est autre chose. Le mythe de martyrologie est aussi frappant, notamment avec la présence de grands panneaux des « martyrs » de la guerre entre l'Iran et l'Irak qui parsèment la route. La martyrologie est clairement exploitée par le gouvernement, il n'hésite pas à utiliser les enfants qui ont été envoyés sur le front lors de grandes cérémonies, alors que c'est inadmissible que des enfants aient participé à cette guerre.

Néanmoins, en dépassant tout ça, j'ai été époustoufflé par la grande culture de ce pays depuis l'Empire perse, il y a de magnifiques merveilles. Ainsi, des lieux m'ont particulièrement touché. Je pense par exemple à Ispahan qui m'a particulièrement ému en tant qu'écrivain du fait de ses monuments, telles que la place Naghch-e Djahan et la Mosquée du Shah, qui datent du Chah Abbas 1^{er}, dont ont

beaucoup parlé ces écrivains voyageurs que sont Pierre Loti et Nicolas Bouvier. Mais ce qui m'a sûrement le plus touché dans cette ville qui a perdu son fleuve, c'est le pont Allahverdi-Khan, du nom du grand vizir du Chah Abbas 1^{er}. Ce nom signifie « dieu a donné », sauf que ce sont les ouvriers qui ont œuvré à son édification qui est l'un des symboles de la ville. Les ponts sont importants, ils relient non seulement les deux rives, mais aussi les hommes et les cultures.

Enfin, j'ai marché dans les pas des grandes figures littéraires de la poésie persane dans le Khorassan, berceau du soufisme. Je me suis par exemple rendu au tombeau du grand poète soufi Farid al-Din Attar, auteur de « La Conférence des oiseaux », et surtout au mausolée de Ferdowsi. D'ailleurs, à cette occasion, j'ai lu « Le Shah Nameh » qui est un très grand texte poétique.

Donc avec ce voyage, en partant sur les traces de ces grandes figures poétiques, on découvre un pays qui vénère ses grands poètes, qui construit des mausolées à leur mémoire, mais qui interdit ses poètes contemporains. C'est l'une des contradictions de ce pays, mais j'ai tout de même constaté que la poésie fait partie intégrante de la vie quotidienne des Iraniens. Ce phénomène est passionnant pour un écrivain.

Cela vous a inspiré pour votre livre ?

Bien entendu. Il y a beaucoup de choses à dire sur l'Iran. J'ai par exemple parlé de la difficulté que rencontrent certains écrivains quand il est question de s'exprimer librement. La censure est une institution dans ce pays. Certes, je n'ai pas de leçons à donner, mais c'est quelque chose qui fait particulièrement écho en moi.

Quoi qu'il en soit, mon livre, c'est le regard d'un écrivain turc sur ce pays voisin où la poésie est si importante. C'est un récit de voyage sur les pas des grandes figures poétiques de la Perse, mais je n'exclus pas quelques éléments d'ordre politique puisque j'aborde la version chiite de l'Islam et les pratiques d'un État théocratique par rapport à l'écriture.

Cela fait maintenant quarante ans que ce pays s'est refermé sur lui-même, qu'il entretient très peu de contacts avec le monde extérieur. Or, vous évoquez une richesse culturelle fascinante, mais celle-ci a besoin de se nourrir. Comment arrive-t-elle à se perpétuer et peut-elle surmonter autant d'obstacles ?

Un pays qui se referme sur lui-même, qui perd le contact avec d'autres cultures s'affaiblit obligatoirement. L'Iran est « exclu » dans une certaine mesure de la mondialisation. C'est un autre univers. Pourtant, j'ai constaté une certaine

continuité sur le plan de la culture qui m'a agréablement surpris. D'ailleurs, je pense qu'il faut souligner que la rupture que peut vivre aujourd'hui l'Iran s'est déjà produite par le passé. Je pense par exemple à la culture antique qui, après les invasions arabes, a été occultée, mais elle a finalement été redécouverte grâce à l'archéologie et à une certaine prise de conscience. Souvenez-vous aussi qu'il y a eu une période où l'Iran, à la période du Shah, a voulu s'occidentaliser alors que sa culture était ancrée en Orient, sans véritable processus de démocratisation ; ce qui fut l'un des facteurs de la révolution ! C'est donc un pays qui a toujours eu des problèmes vis-à-vis de la démocratie. Malgré tout, il y a un héritage culturel auquel les Iraniens tiennent profondément. La présence de la poésie est réelle. Il suffit de voir les Iraniens qui, pour séduire une jeune femme, récitent par cœur des poèmes perses.

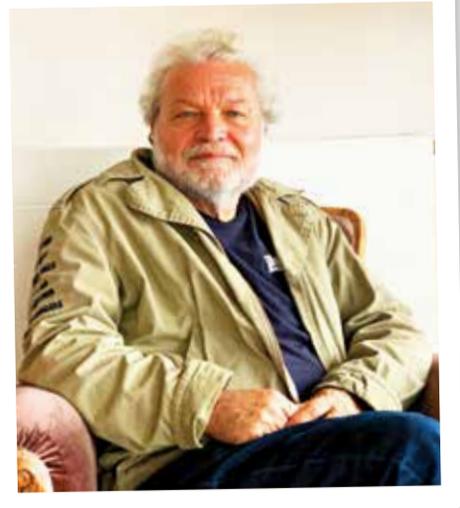
Vous parlez dans votre livre de grands poètes et écrivains iraniens qui ont marqué l'histoire de la littérature. Y en a-t-il encore aujourd'hui ?

Oui, mais le grand public ne les connaît pas vraiment. Par exemple, en France, il y a quelques écrivains d'origine iranienne d'expression française. Par contre, c'est impossible de les comparer avec des figures telles que Saadi, car il y a eu une grande période de la poésie iranienne qui a eu une grande influence, notamment en Turquie, durant plusieurs siècles. Nous n'avons pas ce recul nécessaire aujourd'hui.

Il y a quand même une effervescence en Iran, il y a d'excellents écrivains, dont des écrivains de gauche, que nous sommes nombreux malheureusement à ne pas pouvoir lire du fait de la barrière de la langue.

Justement, comment sont les Iraniens ?

Je ne suis pas resté assez longtemps pour avoir une véritable opinion sur la question. Mais, par rapport aux Turcs, j'ai le sentiment que les Iraniens sont plus calmes. Je n'ai jamais vu un Iranien crier dans la rue comme c'est le cas à Istanbul où nous sommes beaucoup plus expansifs. Très souvent, ils ont aussi une image très positive de la Turquie. Pour certains Iraniens que j'ai pu rencontrer, la Turquie représente un pays occidental où ils peuvent profiter de davantage de libertés. Mais j'estime que si les Iraniens aiment se rendre en Turquie, les Turcs devraient davantage s'intéresser à ce pays. Ils devraient être plus enclins à le découvrir non seulement sur le plan culturel, mais aussi au niveau des paysages qui sont extraordinaires et qui ont inspiré de nombreux écrivains voyageurs en projetant leurs propres imaginaires.



Pourquoi avoir choisi comme titre pour votre livre « En attendant Mehdi » ?

Selon les chiites, le 12^e Imam, Muhammad al-Mahdi, n'est pas mort. Il se cache quelque part et va revenir pour distribuer équitablement les richesses, pour apporter la paix dans le monde. C'est un mythe fondateur du chiisme. Et, en Iran, on m'a confié qu'on savait où il se cachait. Il serait au fond d'un puits de la cour de la mosquée Jamkarân, en périphérie de la ville sainte de Qom. Pour les croyants, son retour est imminent, mais on l'attend toujours. D'où le titre de mon livre qui fait aussi un petit clin d'œil à la pièce de théâtre de Samuel Beckett « En attendant Godot ».

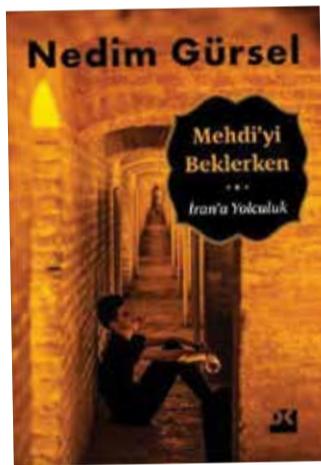
Avez-vous ressenti cette ferveur religieuse lors de votre voyage ?

À Mehdhed, qui est une ville sainte où il y a la tombe du huitième Imam, je l'ai véritablement ressenti. À Téhéran, au café Nâderi, qui était fréquenté par la poétesse iranienne Forough Farrokhzad, mais aussi par Sadeq Hedayat, qui était athée, c'est très différent. C'est un peu comme la Turquie sur ce plan. La religion, c'est aussi dans la politique que l'on la ressent. Il y a plusieurs partis et des élections. Néanmoins, la politique est verrouillée par le dogme religieux, les partis politiques qui ne sont pas compatibles avec celui-ci ne sont pas autorisés et il y a une crainte quand on évoque la politique, d'où le fait qu'on ne puisse pas parler de pluralisme politique en Iran.

Sur un tout autre sujet, vous êtes un écrivain turc, mais vous vivez à Paris. Comment vous décririez-vous et comment les Français vous considèrent-ils ?

Les Français me considèrent comme un écrivain franco-turc puisque j'écris dans les deux langues. Pour ce qui est de la fiction, de mes romans, de mes nouvelles et de mes récits de voyage, je les écris en turc et ils sont par la suite traduits en français. J'écris aussi directement des livres en français dans le cadre de mon travail de chercheur et d'universitaire ainsi que des articles pour la presse française, que ce soit pour le *Monde*, *L'Humanité*, *Le Figaro*, ou encore *Libération*. J'ai d'ailleurs fait un recueil de ces articles : « Turquie libre, j'écris ton nom ». Certains disent donc que je suis le plus Français des écrivains turcs. Moi je me considère comme un écrivain turc parisien ce qui me permet, je pense, d'apporter un autre regard, d'avoir une certaine distance quand j'évoque mon pays, la Turquie, que j'ai été obligé de quitter à la suite du coup d'État de 1971 ; le tout en ayant un mot à dire sur la France, ma seconde patrie depuis 40 ans.

* Propos recueillis par Dr. Mireille Sadège et Camille Saulas



Disparition de Jacques Chirac

Le 26 septembre 2019, celui qui fut président de la République française entre 1995 et 2007, mais aussi Premier ministre, ministre et maire de Paris nous a quittés à l'âge de 86 ans. À la mémoire de cet homme à la carrière politique remarquable, nous publions de nouveau deux articles qu'Aujourd'hui la Turquie lui avait consacrés.

« L'Homme seul et immortel » encore une fois vainqueur le 29 mai 2005 !

Le soir du 29 mai, la France s'est prononcée sur le projet de Constitution européenne.

En France, les jours d'élection, la coutume est d'attendre avec impatience devant la télévision le journal de 20 heures. Dès 19 heures 40, les va-et-vient entre TF1 et France 2 commencent, la télécommande en main. À l'heure officielle de la déclaration des résultats, ces deux chaînes se livrent une véritable guerre dans le but d'obtenir le meilleur taux d'audience. Parfois, cinq minutes avant l'heure officielle, les chaînes présentent les résultats des enquêtes statistiques réalisées par un institut de sondage, souvent partenaire de ces mêmes chaînes. Disons que « la loi » ou « l'interdiction » est transgressée.



Une demi-heure après les premiers résultats, ceux-ci prennent une forme plus aboutie. Ce sont ces derniers qui peuvent donner une idée des « résultats finaux » aux électeurs. Les chiffres annoncés sont en fait le reflet superficiel et statistique des sondages qui ont lieu sur le vif immédiatement après le vote. C'est à ce moment que des déclarations provenant des quartiers généraux des différents partis sont diffusées.

Le soir du 7 mai 1995, Jacques Chirac, avec son épouse Bernadette à ses côtés, saluait l'immense foule qui s'était amassée sous le balcon du bureau depuis lequel il suivait l'évolution de l'élection présidentielle ; salut qui fut suivi pendant la nuit par un tour de Paris dans sa Citroën CX que les années n'avaient pas atteinte. Cette nuit-là, Jacques Chirac vivait le bonheur et la fierté d'avoir vaincu Édouard Balladur au premier tour et Lionel Jospin au second.

Avec la dissolution de l'Assemblée nationale, les partis de droite perdirent la majorité des sièges et Chirac dut gouverner le pays avec le Parti socialiste, les Communistes et les Verts ; commençait alors une période de cohabitation de cinq ans. L'élection présidentielle de 2002 fut, elle aussi, source d'émotions inattendues. Lionel Jospin, le candidat du Parti socia-

liste, se fit éliminer dès le premier tour et ce sont Jacques Chirac, candidat à la réélection, et Jean-Marie Le Pen, président du Front National, parti d'extrême droite, qui purent atteindre le second tour. C'est à ce second tour que Chirac fut réélu président de la République en récoltant 82 % des voix et obtenant ainsi sa place parmi les « immortels » de l'histoire de France.

Lors de ce second mandat, Chirac a vu sa popularité monter en flèche, surtout lors de l'intervention des États-Unis en Irak, effectuée envers et contre toutes les lois internationales.

Certains concluaient qu'un « non » majoritaire au référendum rendrait difficile une nouvelle candidature de Chirac à la présidence. Un résultat positif, par contre, lui permettrait d'en tirer tous les bénéfices. Mais n'oublions pas que la politique n'est pas une science exacte.

Chirac avait dû laisser la majorité à l'Assemblée nationale aux socialistes lors des élections de 1997, élections que le Parti socialiste qualifiait pourtant de « convenances ». Mais en 2002, Chirac remportait de nouveau la présidentielle. Avec le « non » sorti des urnes, Chirac est et restera encore cet homme seul et « immortel » : il a eu le courage de soumettre le projet sur l'avenir de l'Europe au référendum et, ce faisant, il a placé les Français devant leur propre responsabilité face à l'Histoire.

De la même manière que Chirac aurait pu sortir plus fort par la victoire du « oui », le « non » devrait rassembler les Français autour du président de la République pour la défense des intérêts de la France.

Qu'importe le résultat, l'Union européenne et la France, son chef de file, continueront à avancer sur le chemin qu'elles se sont tracé.

Dr. Hüseyin Latif, ALT-3



Le destin des politiciens

En juin 2005, dans le titre de ce qui n'était que le troisième numéro de notre journal, j'avais, à propos du vote négatif au référendum du 29 mai, qualifié le Président Jacques Chirac d'« Homme seul et immortel ». (1)

Selon moi, le principal comportement qui l'a immortalisé, c'est d'avoir en 2003, lors de la Guerre en Irak, exprimé son opinion en ces termes : « La guerre, c'est toujours un ultime recours, c'est toujours un constat d'échec, c'est toujours la pire des solutions, parce qu'elle amène la mort et la misère ». (2)



Certes, la vie de Chirac a été une moisson de succès. Cependant, à trois reprises, il a dû se sentir très seul. La première fois quand Édouard Balladur, qu'il avait lui-même introduit auprès de François Mitterrand et fait nommer Premier ministre, s'est présenté candidat aux élections présidentielles de 1995. Alors que tous les médias et milieux politiques voyaient avec certitude Balladur à la présidence de la République, le peuple a, au premier tour, infligé une grande leçon de morale et dit « Stop ! ». Le smyrniote Balladur était allé trop loin.

La deuxième, lors des heures de proclamation des résultats du scrutin de 1997, consécutives à sa décision d'organiser des élections anticipées. (3) Ce soir-là, Jacques Chirac a perdu sa majorité à l'Assemblée nationale ce qui l'a obligé, pendant une longue période, à partager le pouvoir avec le Parti socialiste. (4)

La troisième, au moment de l'annonce des résultats du référendum, le soir du 29 mai 2005. Pourtant, en raison des sondages, il aurait dû anticiper le résultat. Lorsque le couperet est tombé, ce fut la douche froide pour le président.

Et, le 13 mai (2010), même à distance, j'ai perçu sa solitude au moment où il recevait son titre de Docteur *Honoris Causa* à l'Université de Galatasaray...

Lorsque le Recteur de l'Université de Galatasaray, le Professeur Ethem Tolga, a paré l'Homme Immortel avec une toge, l'attitude de ce dernier était l'expression même de la solitude. En ôtant sa toge, qu'il n'a pas portée plus de deux minutes, et en se dirigeant vers le pupitre, il commença seulement à se débarrasser de sa solitude.

J'ai assisté à la même scène lors de l'ouverture du 13^e Sommet Economique Eurasien (5) du 5 mai 2010, avec le 9^e Président de la République, Süleyman



Demirel. (6) Ce dernier, assis à sa place d'honneur en attendant son tour de parole, semblait totalement seul, malgré les dizaines de personnes qui se disputaient pour le saluer. Quand ce fut enfin son tour, au moment où il monta sur la scène pour prendre la parole, il parla comme un Premier ministre au pouvoir, un président de la République. Par son attitude d'« homme averti », j'ai ainsi constaté que Demirel suit toujours de très près la politique actuelle.

Le 7 mai, quand ont commencé à être diffusées sur internet de douteuses vidéos prétendument attribuées à Deniz Baykal, Président du CHP, (7) le président du principal parti d'opposition a été précipité de manière inique dans des heures d'effroyable solitude. (8)

Ces trois hommes d'État, quelle que soit leur mission historique, ont sans conteste d'ores et déjà pris place en tant qu'immortel dans les pages des livres d'Histoire.

Dr. Hüseyin Latif, ALT-62



(1) « L'homme seul et immortel » encore une fois vainqueur le 29 mai 2005 ! (H. Latif, ALT, n. 3, p. 1, juin 2005).

(2) « La guerre c'est toujours un ultime recours, c'est toujours un constat d'échec, c'est toujours la pire des solutions, parce qu'elle amène la mort et la misère » (Éloge du Président Jacques Chirac par Füsün Türkmen, le 11 mai 2010).

(3) 25 mai et 1^{er} juin 1997

(4) Cohabitation (Birlikte yaşamak).

(5) Ce sommet est organisé par la Fondation de Recherche stratégique et sociale du Groupe de Marmara.

(6) Après l'insurrection de 1960, Süleyman Demirel est arrivé au pouvoir et a essuyé deux coups d'État. Frappé d'interdiction après le 12 septembre 1980, Demirel a recommencé une troisième carrière politique en 1987, et est devenu Président de la République.

(7) Au moment où vous lirez cet article, Kemal Kılıçdaroğlu sera vraisemblablement le nouveau président général du Parti Populaire de la République.

(8) Le CHP, dont Deniz Baykal était Président général, est entré dans l'histoire quand, en date du 1^{er} mars 2003 et avant la guerre en Irak, il a mis son veto contre la résolution que l'on voulait faire passer à l'Assemblée nationale.



Dr. Hüseyin Latif

Docteur en histoire des relations internationales

Le 1^{er} avril 2020, *Aujourd'hui la Turquie* aura 15 ans. Nous aurons plusieurs occasions de célébrer la continuité d'un des derniers journaux francophones de Turquie qui a été créé en 2005 et qui a été pensé dès la fin de l'année 2004. Depuis, plus de 200 personnes ont contribué au succès de ce journal dont le numéro que vous avez entre les mains est le 175^e. Cela signifie que cela fait 175 mois que nous travaillons avec ferveur pour vous proposer un journal dans la langue de Molière qui compte aujourd'hui 2 541 pages et plus de 7 000 articles. Par ailleurs, sachez que pour qu'un numéro du mensuel voie le jour, plus de 30 personnes collaborent avec nous.

Au cours de cette aventure, nous avons rencontré de nombreux artistes, Hommes d'État, enseignants, dirigeants d'entreprise, hommes et femmes d'affaires, ainsi que des diplomates de différents pays. Nombreux furent ceux qui étaient investis dans leurs missions, sérieux et souriants. Réfléchissant à de nombreuses problématiques,

Aujourd'hui la Turquie et ses relations

ces derniers ont toujours été sincères dans leurs propos et surtout dans leurs relations avec *Aujourd'hui la Turquie*. D'autres le furent moins, mais ce n'est pas notre sujet, bien qu'un jour nous aurons l'occasion d'y revenir.



Mehmet Yildirimli

Si vous avez lu les trois derniers numéros du journal, vous avez constaté que nous avons beaucoup évoqué les *Swiss Days* et ses organisateurs. Ces trois ar-

ticles étaient le fruit de notre amitié et de notre collaboration avec des diplomates suisses de Turquie. Je pense en particulier à Madame Nathalie Marti et à Monsieur Mehmet Yildirimli. Madame Marti, ancienne Consule générale de Suisse à Istanbul, vient de quitter ses fonctions en Turquie pour en mener à bien de nouvelles à Berne. Quant à Mehmet Yildirimli, ce brillant dirigeant du *Swiss Business Hub* en Turquie et correspondant du *Switzerland Global Enterprise*, c'est une personne qui est indéniablement faite pour les relations humaines et institutionnelles.

Nous aimerions encore une fois revenir sur la biographie de cet homme qui est né à Istanbul de parents turcs, mais qui a grandi en Suisse. C'est d'ailleurs dans ce pays, à Lausanne, que Mehmet Yildirimli entreprendra des études en affaires, avant d'obtenir un Bachelor à Stuttgart. Après son MBA, il travaille dans la chimie et décide finalement de suivre un Master dans le domaine des Beaux-Arts. Cet homme qui excelle dans l'interdisciplinarité met ensuite sur pied un projet dans l'espoir de partir à Shanghai où il fera son entrée dans le département fédéral

des Affaires étrangères DFAE. À la suite de cette expérience, il décide de changer d'air et se dirige vers la Turquie, un pays qui l'attire du fait de sa pluralité économique et de son potentiel de développement.

Aujourd'hui, bien que né à Istanbul, M. Yildirimli « se sent Suisse » et apprécie ce travail qui lui permet d'évoluer dans « une petite famille suisse en Turquie où de très nombreuses organisations permettent des commerces spécifiques et passionnants ».

Pour conclure, sachez qu'un grand écrivain franco-turc, Nedim Gürsel, qui suivait de très près notre aventure, vient de faire son entrée au comité de rédaction de notre journal.



Nedim Gürsel



Mireille Sadège

Rédactrice en chef Docteur en histoire des relations internationales

Chers lecteurs d'*Aujourd'hui la Turquie* (ALT) vous vous souvenez sans doute de titres semblables à celui-ci, comme *ALT 75*, ou encore *ALT 100*. Vous savez donc que sous ces intitulés, nous abordons essentiellement le journal, son fonctionnement, mais aussi son environnement. D'avril 2005 à octobre 2019, 175 numéros d'ALT, l'unique journal francophone de Turquie, ont été publiés. Ils sont les témoins de quatorze ans de notre histoire récente. Ce journal est né dans un contexte très particulier et à une période charnière des relations entre la Turquie et l'Union européenne (UE). Son objectif est de faire connaître la Turquie et de soutenir son projet européen, et ce en français. La sortie du journal a été prémonitrice, car la décennie qui suivit fut intense, bouillonnante, euphorique, bien que tumultueuse. En reconnaissant la candidature de la Turquie à l'UE, les dirigeants européens avaient entamé un débat sur un sujet qui ne laissait personne indifférent. L'opinion publique européenne n'a cessé de débattre de façon presque passionnelle : « La Turquie est-elle européenne ? », « La Turquie peut-elle devenir membre à part entière de l'UE ? ». Quant à la Turquie, elle ne s'est jamais autant interrogée sur ses motivations, portée par un élan national et une opinion publique très largement favorable (75 %) à une adhésion à l'UE, sans se douter de la déception qui s'ensuivrait quelques années plus tard.

Je me souviens de la réception donnée en juin 2009 au Palais de France par l'ambassadeur de France en Turquie,

ALT 175 et l'hommage à un homme d'État, Jacques Chirac

S.E. Monsieur Bernard Emié à l'occasion de la sortie du 50^e numéro d'ALT, prélude de la « Saison de la Turquie en France », un moment marquant des relations franco-turques. Les pages d'ALT regorgent d'articles et d'interviews qui montrent l'importance de ces relations caractérisées par leur ancienneté (plus de 500 ans) et parsemées régulièrement de tensions.

En 2005, l'UE venait de procéder à son plus grand élargissement en intégrant dix nouveaux membres de l'Europe centrale et orientale. L'organisation régionale, un espace économique prospère qui assurait le respect des droits et des libertés, représentait alors une valeur sûre et elle était plébiscitée de partout. Je me souviens avec quelle ardeur Hubert Védrine, l'ancien ministre français des Affaires étrangères de l'époque, a déclaré lors du sommet de l'Union pour la Méditerranée : « Je suis d'abord Européen, puis Français ». Élargir l'UE afin qu'elle devienne une puissance non seulement économique, mais également politique était un pari audacieux de la part de ses dirigeants qui aspiraient au multilatéralisme dans les relations internationales face au règne unipolaire des Américains depuis l'effondrement du communisme.

Ainsi, nous avons suivi l'actualité et les relations de la Turquie avec l'UE, la France et ses voisins et la région du Moyen-Orient. Le décevant chemin de l'espoir à l'abandon du rêve européen de la Turquie, le pari raté de l'Europe politique, la radicalisation au Moyen-Orient et l'apparition du terrorisme...

Au moment où je termine mon article, l'AFP annonce le décès de Jacques Chirac. À la Une du Monde, en dessous d'une photo en noir et blanc de Chirac

jeune, on peut alors lire : « *Député, ministre, Premier ministre, maire de Paris, Président du RPR, de la République... Jacques Chirac, mort le 26 septembre, à 86 ans, aura conquis tous les échelons du pouvoir* ».

Je me souviens de sa joie et de son enthousiasme au balcon, en 1995, lorsqu'il a remporté pour la première fois les élections présidentielles. Je me rappelle de son élégance lorsqu'il avait ramassé le foulard de Madame Mitterrand à la fin d'une cérémonie, de son incompréhension face au désarroi des jeunes qu'il tentait de convaincre lors d'un débat télévisé à l'occasion du référendum pour la Constitution européenne en 2005, de son courage politique lorsqu'il s'était opposé à sa majorité en votant pour le Traité de Maastricht en 1992, de sa sagesse politique de ne pas avoir embarqué la France en 2003 dans l'invasion de l'Irak par les Américains et ses alliés. Il déclarait alors : « *La guerre, c'est toujours un constat d'échec et la pire des solutions* ». Jacques Chirac a été un homme d'État et une figure emblématique de la politique à la française, son décès marque la fin d'une époque. Je l'ai rencontré lors de sa visite à l'Université francophone de Galatasaray en juin 2010 à Istanbul. À cette occasion, il a dédié un exemplaire d'*Aujourd'hui la Turquie* et a tenu à en garder un numéro.





Eren M. Paykal

Ce mois-ci, j'ai eu l'honneur de m'entretenir avec une personnalité de « marque », le Dr Okan Tansu.

Diplômé en 1988 de Saint-Joseph (Istanbul), le Dr Tansu fait partie de la première promotion du réseau de l'Institut Des Études Politiques – filiale Istanbul. Après avoir travaillé pour différentes sociétés françaises, le Dr Tansu s'est orienté vers le monde académique. Celui qui a été durant plusieurs années professeur de communication au sein de différentes universités à travers le monde poursuit sa carrière académique en Allemagne. Il est également l'auteur de plusieurs livres que je voudrais évoquer ici :

— « **Digicrimination** » décrit à travers des exemples et de nouveaux concepts la discrimination créée par le monde numérique à différents niveaux de la société. Le Dr Tansu analyse le nouvel écosystème technologique avec des composants tels que le « ghetto digital » et décrit les mesures à prendre à l'avenir. Il évalue ce nouveau monde numérique en se concentrant sur plusieurs aspects des relations sociales et des modes de vie. Ce livre analyse également les erreurs commises lors de l'entrée dans l'ère de l'information. En outre, l'auteur répond à diverses questions : la société est-elle réellement prête pour les médias sociaux, l'apprentissage en ligne, l'énergie et les voitures autonomes ? Ces technologies rendent-elles réellement notre vie plus difficile et plus complexe ?

— « **Du 4P au 4C et maintenant au 01000001 01101100 01100101 01111000 01100001 : La fin de l'ère du marketing conventionnel** ». Cet ouvrage met en avant une nouvelle révolution de l'information et de la communication qui approche à grands pas, mais qui va surtout de nouveau changer tout l'écosystème des modes de vie ainsi que ses composantes. Selon le Dr Tansu, alors que l'adaptation à la première vague n'a pas été réalisée, une seconde « révolution » arrive.

Quels en seront ses effets ? Pour répondre à cette interrogation, ce travail tente de couvrir une chronologie de la communication et du marketing, puis de prévoir les prochaines étapes.

Après cette introduction, je me permets de partager avec vous l'entretien que j'ai mené avec le Dr Okan Tansu, que je tiens à remercier.

Pourquoi estimez-vous que nous assistons à la fin du marketing ?

Durant son parcours historique, la communication a atteint un stade très intéressant dans lequel le public cible ne peut plus être considéré comme conventionnel. Récemment, la nouvelle ère de

La fin de l'ère du marketing classique par Okan Tansu

la digitalisation a de nouveau remodelé le marketing. Désormais, nous allons faire face à un changement beaucoup plus radical dans cette discipline. Toute la science du marketing allant être redéfinie, c'est donc la fin du marketing sous la forme que nous lui connaissons.

Qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ?

Lorsque nous observons le développement chronologique de la communication, on constate que son chemin croise et se nourrit de dizaines d'autres éléments qui la rendent si efficace.

Tout d'abord, l'invention de l'écriture, la pierre angulaire de la communication, est considérée comme la première révolution de l'information. La seconde, c'est l'arrivée de la presse d'impression. C'est l'« élément média » le plus efficace et il a transformé le monde de l'information d'une façon considérable. La machine à presse a permis la réplique, la production de masse et la distribution de documents. C'est une étape cruciale de la communication dans le sens où elle a permis de diriger la société vers la diffusion des journaux et des éléments de support similaires. L'arrivée du télégraphe est également un développement important, mais l'introduction de la radio fut certainement encore plus cruciale. C'est le premier grand média de masse électronique. Révolutionnaire, la radio a permis d'augmenter l'impact de la communication dans la société. Dans les années 1960, il y a eu un autre changement révolutionnaire dans la communication : l'apparition de la télévision, qui a aussi transformé la façon de faire du marketing.

À cette époque, les sources d'informations étaient limitées aux journaux, à la radio et à la télévision. L'information était facilement accessible, ce qui permettait de faire du marketing de masse. Aujourd'hui, avec les nouvelles technologies, la situation est toute autre. La révolution de l'information avec l'arrivée des ordinateurs personnels a permis d'échanger des informations reflétant diverses opinions et modes de vie avec des personnes de différentes cultures et nationalités. Les individus et les groupes ayant des intérêts similaires, mais séparés par la géographie physique, ont la possibilité de se réunir dans un environnement numérique. Dans l'environnement virtuel, les possibilités de nouvelles formations sociales sont ouvertes.

Quel a été l'impact de cette nouvelle situation sur la société et sur le marketing ?

Les groupes virtuels ont un effet sur l'individu. En plus de sa véritable identité, une personne est en mesure de se créer le profil virtuel qu'elle souhaite. À un certain moment, en raison de l'infrastructure technique, il est devenu possible de créer et de diffuser des identités « fantasmées » par les individus. En réalité, nous en sommes arrivés à un point où les gens ne se reconnaissent plus par leur véritable identité physique, mais par leur identité virtuelle, plus par leur nom, mais par leurs avatars ou pseudonymes.



Dans cette nouvelle situation, le monde du commerce aurait dû développer de nouvelles façons d'accéder aux clients qui ont à la fois une identité réelle et des identités numériques, mais qui ont aussi plus de sentiments d'appartenance avec des groupes

en ligne qu'avec des groupes issus de la vie réelle. Pourtant, cela ne s'est pas réalisé ainsi. Le marketing numérique a été réduit à l'achat d'un espace sur de nombreux sites qui sont populaires, à l'importance d'être classé en tête des résultats des moteurs de recherche, et à apparaître dans les bandeaux publicitaires des sites tels que YouTube. Cependant, ceux que l'on désirait atteindre évoluaient d'une autre manière dans le monde numérique. Les géants du numérique comme Facebook et Amazon ont commencé à concevoir des algorithmes pour les individus, à diffuser des messages de communication et de marketing spécifiques.

Pensez-vous qu'il y aura une nouvelle vague « révolutionnaire » ?

C'est une certitude. Il suffit d'évoquer des dispositifs tels que la maison Amazon Alexa Google pour s'en rendre compte. Ce dispositif qui utilise des systèmes de reconnaissance vocale a d'abord été pensé comme un jouet, mais aujourd'hui nous n'en sommes plus là puisque les appareils numériques d'une maison sont tous connectés.

À l'avenir, la commande vocale ou même les appareils commandés, particulièrement importants pour les personnes âgées et handicapées, auront également leur mot à dire dans le marketing et la communication puisqu'ils permettent notamment de magasiner.

Comment le marketing sera-t-il influencé par ce nouvel environnement ?

Le nouveau marketing et la communication seront basés sur des algorithmes. De plus, une relation B2B sera créée avec Amazon, Apple et avec divers dispositifs de reconnaissance vocale ainsi qu'avec les entreprises qui offrent ces services d'achat. Cela signifie que, pour être

mieux classées par Alexa, les marques devront reverser une part de leur chiffre d'affaires ou payer une certaine somme. Bien sûr, la question ne se limite pas à Alexa. Tous les domaines où les technologies de l'Internet dominant seront touchés. Comme les activités de marketing mises en œuvre par les moteurs de recherche, cette nouvelle situation est également confrontée à une nouvelle étape de la commercialisation. Et cette fois, l'accent de l'activité est loin du marketing classique. Puisque les applications Internet et les appareils deviennent de plus en plus répandus, ce nouveau type d'activités de marketing deviendra plus efficace et dominant.

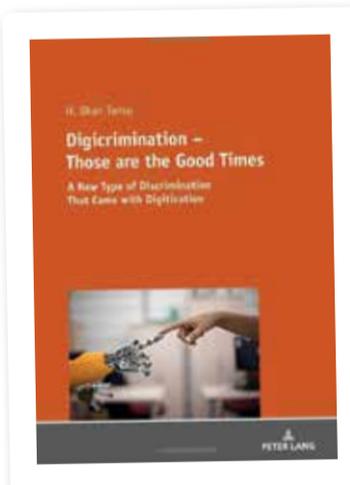
En d'autres termes, le marketing ne sera plus une activité qui est traditionnellement réalisée pour les personnes, mais deviendra une zone de communication qui vise l'intelligence artificielle. Dans ce contexte, les théories 4P, 4C ainsi que les autres approches similaires qui ont déterminé les limites et les définitions du marketing seront remplacées par des algorithmes numériques. En définitive, nous pouvons avancer que l'ère du marketing classique est terminée et qu'un nouveau temps du marketing numérique, encore mal défini et inconnu, a commencé.

Est-ce que la transition se fera sur le long terme ?

La dernière transition n'a pas été facile et cela n'a pas pu se produire d'un coup. Cependant, beaucoup de gens croient que la communication, le marketing et la structure de la publicité qui ont été mis en place suivent le rythme de l'ère numérique. C'est discutable, mais une chose est sûre : nous sommes au bord d'une nouvelle ère avec un nouvel écosystème.

Quelle est l'étape suivante ?

De nombreuses personnes pensent que la révolution de l'information se limite à l'ordinateur, à Internet, aux jeux vidéo, aux smartphones, aux médias sociaux, aux blogs, etc. Ce n'est pas le cas. C'est bien plus complexe que cela puisqu'il faut prendre en considération l'impact sur l'écosystème de la vie quotidienne, y compris sur les activités économiques. Il serait sage de dire que le changement en raison de la révolution de l'information ne fait que commencer, car il y a beaucoup d'autres appareils, d'applications et de technologies qui vont continuer à apparaître dans nos vies, et ils sont tous aussi importants que ceux cités précédemment. Une toute nouvelle révolution frappe donc à notre porte. Cela apportera des changements plus radicaux que la précédente révolution, notamment avec les dispositifs de reconnaissance vocale combinés à l'intelligence artificielle qui sont faciles à utiliser par toutes les couches de la société. En plus de se propager très rapidement, ces dispositifs vont radicalement dominer et changer nos vies.





Derya Adıgüzel

L'influence de la réputation

Se construire une solide réputation est très précieux ; les individus sont prêts à payer plus si votre entreprise jouit d'une bonne réputation. Néanmoins, il est essentiel de comprendre que vous n'avez pas entièrement le contrôle sur celle-ci, ce sont les individus, qui vous connaissent plus ou moins, qui détiennent ce pouvoir. Si vous ne pouvez pas la gérer complètement, vous pouvez tout de même contribuer à l'améliorer avec le temps.

Se bâtir une bonne réputation demande du temps et des efforts, mais c'est le type de marketing le plus efficace qui existe. Développer une solide réputation dans un certain domaine confère les avantages de l'autorité — toutes les parties de l'autorité ne sont pas insidieuses. Si les gens respectent vos connaissances et votre expérience, ils sont plus susceptibles de faire ce que vous leur suggérez. En conséquence, développer une expertise claire et une solide réputation peut être bénéfique, car cela augmente votre propre influence. Il est toujours bénéfique de travailler pour vous établir en tant qu'autorité sur ce que vous proposez, et les gens seront plus susceptibles d'accepter votre offre. La réputation est ce que les gens pensent généralement d'une offre ou d'une entreprise en particulier. Une réputation se construit ou s'effondre à mesure que les individus se parlent. Certains produits et services valent leur prix ; d'autres, pas du tout. Certaines expériences méritent d'être partagées ; d'autres non. Il est bon de travailler avec certaines personnes, mais d'en éviter d'autres. Personne ne veut perdre son temps ni son argent. Ainsi, nous sommes tous très attentifs à ce que l'on entend dire d'une offre, d'une expérience ou d'une personne.

Réputation et autorité sont deux éléments qui ne peuvent pas être séparés l'un de l'autre. Les individus ont tendance à se conformer aux figures d'autorité, et ce dès l'enfance. Nous ne survivrions pas très longtemps si nous n'obéissions pas à nos parents. En grandissant, nous sommes socialisés pour respecter et obéir aux autres détenteurs de l'autorité : enseignants, officiers de police, représentants du gouvernement, etc. De ce fait, quand une figure d'autorité nous demande de faire quelque chose, nous sommes très susceptibles de nous y conformer, même si la demande n'est pas appropriée ou n'a pas de sens. Les gens ont tendance à se conformer aux figures d'autorité même s'ils refuseraient de s'y soumettre si cela avait été demandé ou suggéré par quelqu'un d'autre.

Les figures d'autorité sont automatiquement et fortement persuasives, et elles ont une réputation considérable. En présence de ce genre d'autorité, chacun de nous est prêt à faire une chose qu'il jugerait répréhensible ou ne considérerait pas en premier lieu — c'est certainement la source de nombreux scandales impliquant des personnages célèbres et puissants. Si vous êtes en position d'autorité, votre autorité changera la façon dont les autres interagissent avec vous. En exprimant simplement une opinion, vos subordonnés seront beaucoup plus susceptibles d'interpréter votre position comme une vérité. Par conséquent, les gens vont commencer à filtrer les informations qu'ils vous communiquent en fonction de ce qu'ils pensent que vous voulez entendre — ce qui peut ne pas être ce dont vous avez besoin d'entendre.



Ali Türeç

Trois villes

« Trois Istanbul ». C'est le titre du fameux roman de Midhad Cemal Kuntay. Évoquant trois périodes de la ville, ce récit retrace la vie d'une ville sur plusieurs décennies.

Il semble, à première vue, suivre les âges d'un homme, Muharrir Adnan Bey, qui laisse les idéaux et talents littéraires de ses jeunes années pour devenir un avocat riche et de renom, mais qui tombe ensuite dans l'isolement et l'oubli... En réalité, au fond, ce sont les trois âges, les trois périodes chronologiques d'une même ville : Istanbul sous l'ère d'Abdülhamid II, puis la ville des Jeunes Turcs de l'Union et Progrès, et finalement Istanbul sous l'armistice... Au fil des pages, c'est ainsi que se succèdent la monarchie absolue, le rétablissement de la constitution et l'occupation...

Aujourd'hui, ces décennies sont loin derrière nous. Le 29 octobre a marqué, il y a bien longtemps, la naissance d'un nouvel État, d'une nouvelle capitale, mais surtout d'une nouvelle société. Depuis et juste après une brève traversée du désert de l'oubli au profit de la nouvelle capitale, Istanbul a vite retrouvé ses forces. Elle est de nouveau le centre de tout et conserve sa place privilégiée d'antan.

Comme le roman de Kuntay qui lui avait trouvé une trilogie sur un fil chronologique linéaire, on peut lui reconnaître une autre multitude, dans des couches superposées du temps présent.

Il y a d'abord, Istanbul, ville-politique. Celle des réseaux d'influences, des marchés publics, des grands travaux, des combats électoraux...

Ensuite, il y a Istanbul, ville-culture. Une métropole traversée par l'art sous ses mille formes, des arts traditionnels à l'art contemporain, et où de nom-



breuses galeries, fondations et également des musées privés s'implantent avec un automne qui reste plus que jamais marqué par « Contemporary Istanbul » et la Biennale...

Enfin, il y a Istanbul, ville-sociale. Loin des constructions fantasmées des clichés, c'est la ville des allées et venues incessantes, des bruits du quotidien, des mouvements et des classes populaires...

Trop souvent ignorée par la ville-politique et négligée par la ville-culture ; réduite à un bulletin de vote pluriannuel par la première, délaissée par la seconde parce qu'elle n'est pas en mesure de la consommer (!), Istanbul, ville-sociale, est imprégnée dans la vie de tous les jours, mais attend toujours sa place à la Une !

Alors que, dans une ville, c'est précisément cette dernière qui constitue tout fondement. Pour faire une ville, la politique seule, suivant sa propre logique de ses hauts et ses bas, est impuissante. La culture, si elle n'est qu'un marché comme un autre ou qu'une reproduction nostalgique et malsaine d'hier, est condamnée à être artificielle. Seule une imbrication harmonieuse de ces Trois Istanbul peut promettre une « Cité heureuse ». Seule une puissante expression du génie créateur humain ne connaissant aucune limite, aucune frontière, peut, dans une transgression libératrice, la bâtir.

Istanbul attend son heure. De réveil !



Dr. Ceylin Özcan

Psychologue clinicienne
Enseignante à l'Université Arel
Chercheuse associée au
CRPMS (Université Paris Diderot,
Sorbonne Paris Cité)

Que savent les enfants ?

Le titre est inspirant. Il a été choisi par une association de psychanalystes de Paris pour les journées de travail sur la psychothérapie des enfants. Mais, aujourd'hui, je veux parler d'autre chose. Que savent les enfants ? Que nous enseignent-ils ?

Et cet enfant en nous, caché derrière ces rideaux des adultes qui occultent les vérités, qu'est-ce qu'il chuchote à notre oreille ? Qui n'a pas déjà saisi cet écart face à un enfant ? Cet écart entre les milliers de couleurs que peuvent contenir ses jeux, ses paroles, et la pâle réalité de notre monde d'adulte qui, souvent, arrête le jeu pour des choses soi-disant plus « sérieuses ». Dans chaque relation, il peut arriver un moment où l'on ne joue plus. Lorsqu'on ne joue pas, c'est bien parce que nous sommes « sérieux ». Mais « sérieux »

dans quel sens ? Qu'est-ce que cela signifie exactement ? Cela évoquerait-il ce qui est juste, ce qui est vrai ou de rigueur ? Serait-ce quelque chose de clair et net, au détriment de ce qui est flou ou incertain ? Parlons-nous d'un souhait intenable que les choses retrouvent leurs places une fois pour toutes ? Est-ce la première perte, au passage à l'âge adulte, la flexibilité ? Ou sommes-nous « sérieux » au sens d'un énoncé plus proche du réel, un réel qui nous échappe à travers les trous d'un tissu d'illusions ? Combien de femmes ont crié à leur époux (et vice-versa) : « *Ce n'est pas un jeu !* », ou encore : « *On arrête de jouer !* » ? Combien de mères, en pointant du doigt, ont annoncé à leurs enfants qui sont au comble de leur joie (et bien évidemment pas de leur satisfaction, ce qui serait sans doute moins intéressant) : « *On arrête ce jeu tout de suite !* » ? Quel père ne s'est pas réfugié, au moins une fois, dans son monde, au lieu d'être un partenaire d'un scénario

futile dans le parc ou le jardin de la maison, alors qu'il peut être, pour un laps de temps, un voleur d'épée ou un héros anonyme, bien plus fort que Hulk (toujours sauvage, mais tout de même avec un grand cœur. Ça n'empêche pas !), s'il n'est pas bien parti pour servir une princesse ? A qui cela ne manque pas cette balançoire, ces espaces de rêves peu connus ? Le temps d'un mot d'esprit.

Pourtant, cet enfant en nous continue à chuchoter. Et alors ? Qu'est-ce qu'il dit ? Pour l'entendre, il faut baisser un peu le son des devoirs, des « il faut faire », des autoreproches. Alors, nous entendrons cet enfant qui ferme les yeux, qui rêve, qui rêve à un jeu à plusieurs. Les règles sont simples. Qui a peur du noir, suit la lumière. Chaque chemin, ici ou ailleurs, a ses ombres, ses coins sombres, ses murs qui reflètent la lumière de la rue. Il finit son rêve, dessine sur le mur, son arc-en-ciel. Maintenant ! Chut !

Mode

Meliha Serbes



STEFANEL

La marque italienne fondée en 1959 célèbre ses 60 ans.

Aujourd'hui, le groupe Stefanel est l'un des principaux représentants du segment du luxe abordable avec plus de 400 magasins dans plus de 50 pays.

Le groupe opère dans deux divisions différentes : Stefanel et Interfashion. La première gère la production et la distribution de la marque Stefanel et la seconde s'occupe des processus de production et de distribution de HIGH, une marque internationale de vêtements pour femmes. Lorsque nous examinons les dessins de la marque, l'élégance et la simplicité se démarquent. Les dessins minimaux, les couleurs pastel et douces prédominent. Même les tissus imprimés sont fins. Bien que la marque cible les femmes d'affaires, elle peut aussi être portée au quotidien, avec des prix allant de 60 à 600 euros.





Suphi Baykam

La première raison pour laquelle on regarde le sport c'est qu'on ne sait pas le score avant le match et qu'on aimerait assister à des surprises. Au quart de finale de la Coupe du monde de basketball, l'équipe américaine était largement favorite face aux Bleus, mais le sélectionneur Collet et l'équipe française voulaient surtout battre leur adversaire pour pouvoir jouer la demi-finale du tournoi contre l'Argentine.

Les États-Unis n'avaient pas le meilleur effectif pour le tournoi et des stars comme James Harden, Stephen Curry et LeBron James n'ont pas voulu jouer dans cette compétition, car ils désiraient se concentrer sur la préparation de la nouvelle saison de la NBA. Les blessures de Kevin Durant et de Klay Thompson furent aussi de très importants problèmes pour la « Dream Team ». Pour la première fois en dix ans, les États-

La France contre la « Dream Team »

Unis n'étaient pas perçus comme une équipe invincible. Au deuxième match du tournoi, les États-Unis ont failli perdre d'un point durant les dernières secondes contre la Turquie, mais Doğuş Balbay et Cedi Osman ont réussi à rater quatre lancers francs de suite et, dans les secondes suivantes, la Turquie n'a pas pu se défendre. Elle a finalement perdu d'un point seulement. Pendant le match contre la France, je craignais que la même chose se produise. Les contributions de Rudy Gobert, de Nando De Colo, d'Evan Fournier et de Franck Ntilikina ont beaucoup aidé leur équipe, car ce sont des basketteurs qui ont joué en NBA. Rudy Gobert, qui a réussi à marquer neuf points sur dix lancers francs, a démontré que la France s'était bien préparée pour ce match, tant sur le plan mental que sur les plans technique, physique et tactique. Lors des dernières minutes, le jeu de la France a été

excellent, ce qui lui a permis de battre les États-Unis. Après l'Espagne en 1983 et la Lituanie en 1998, la France fait désormais partie de ce club fermé de trois équipes qui sont venues à bout des États-Unis en Coupe du monde. Même si la France a perdu contre l'Argentine en demi-finale, cela reste considérable d'avoir réussi à mettre sur la touche le pays qui a la plus grande culture de basketball au monde. J'espère que l'équipe française sera de plus en plus stable et qu'elle rencontrera de nouveaux succès dans les plus hautes sphères du monde du basketball, et particulièrement lors des Jeux olympiques qui se profilent.

À la finale de la Coupe du monde de basketball, l'Argentine a perdu contre l'Espagne qui a montré une fois de plus que son équipe est l'une des plus sérieuses en basketball après les États-Unis. Les clubs espagnols sont aussi très forts, et c'est peut-être la plus grande différence



avec la France qui n'a toujours pas pu créer une ligue de basket de haut niveau, car ses clubs n'investissent pas suffisamment pour pouvoir défier les meilleures équipes d'Europe et gagner l'Euroleague. J'espère que les clubs français se hisseront bientôt au niveau de l'équipe nationale française...

La France peut espérer un futur brillant dans ce sport puisqu'elle compte des joueurs qui ont réussi à devenir des noms établis dans la NBA. Rudy Gobert, la star actuelle du basket français, a toujours la possibilité de devenir une *allstar* cette saison.



Ekin Çankal

Une jeune athlète turque de 16 ans, Sümeyye Boyacı, a terminé à la deuxième place du Championnat du monde de paranatation qui a eu lieu à Londres en septembre dernier. Ainsi, cette adolescente qui a perdu ses deux bras nous a prouvé que dans la vie il suffit de se fixer un but et de ne pas le perdre de vue. Dans une interview qu'elle a accordée aux médias, elle explique qu'elle a commencé la natation à cinq ans grâce aux efforts de sa mère. Si ses débuts dans cette discipline sportive furent marqués par la peur, elle souligne qu'aujourd'hui qu'elle s'y sent libre comme un poisson dans l'eau.

La même semaine, une Américaine de 37 ans qui a survécu à un cancer du sein a traversé la Manche à la nage, et ce quatre fois d'affilée. Autrement dit, la nageuse d'endurance a fait deux allers-retours entre Douvres et le cap Gris-Nez en l'espace de 54 heures. Le nageur Lewis Pugh a alors déclaré sur les réseaux sociaux : « Juste au moment où nous pensions avoir atteint la limite de l'endurance humaine, quelqu'un bat les records ». Après cette performance qui a marqué l'histoire de la natation, la nageuse originaire du Colorado a confié que c'était très important pour elle

Il n'y a pas de limites à ce qu'une femme peut faire...

d'avoir un objectif et des rêves au-delà du cancer.

Alors que j'écris ces lignes, j'apprends qu'une jeune femme que j'admire beaucoup et qui était, selon moi, la parfaite illustration d'un esprit guerrier a fermé ses yeux pour l'éternité. Celle qui avait montré à toute la Turquie à quel point on avait de la chance de vivre en bonne santé n'était autre que Neslican Tay. Cette dernière avait appris qu'elle avait un cancer deux semaines avant l'examen d'entrée à l'université organisé au niveau national. Née en 1998 à Bursa, cette jeune femme courageuse a sacrifié l'une de ses jambes pour lutter contre la tumeur. Plus tard, elle a appris que, encore une fois, le cancer avait réapparu. Un scénario dramatique qui n'a cessé de se répéter. Mais, ce qui m'impressionne c'est l'amour qu'elle avait pour la vie, cette envie de continuer à respirer, à rêver et à poursuivre ses études en psychologie.

Dans un monde où tout est devenu superficiel, sur une planète sur laquelle l'être humain n'est plus conscient de ce qu'il fait et sur laquelle il préfère détruire plutôt que construire une société et un

monde meilleur, ces femmes m'inspirent et m'insufflent de l'espoir. Il n'y a pas de limites dans cette vie, sauf celles que nous impose notre esprit. Ouvrez les yeux, ouvrez votre cœur. Bref, vivez !



But first, let me take a selfie

Véritable phénomène de société, le selfie est depuis quelques années devenu un incontournable, si bien que le mot composé du terme anglais « self » (soi) a fait son apparition dans le dictionnaire Oxford en 2013 où il a été élu mot de l'année.

Néanmoins, cet « autoportrait moderne » a été qualifié d'être le reflet d'une société de plus en plus individualiste et narcissique, basée sur l'image et l'apparence. Le selfie a été, et est encore, accusé de pousser les gens, et notamment de jeunes adolescents fragiles, à une concurrence basée sur l'image de soi, ces derniers condamnés à n'exister qu'à travers une apparence et dépendant ainsi du regard des autres.

Comme dans de nombreux débats, tout n'est pas blanc ou noir, et les critiques attribuées aux selfies ont été en partie déboutées par d'autres experts vantant les mérites de cette pratique et n'y voyant peu ou pas d'aspects néfastes.

La question qui mérite alors d'être posée est de savoir si les selfies sont la manifestation d'un narcissisme exacerbé malsain ou plutôt au service d'une certaine construction identitaire notamment pour les adolescents.



Enfin, il est important de noter que le selfie est d'abord un phénomène générationnel qui a touché dans un premier temps la jeunesse avant de se transmettre aux personnes plus âgées, et que, comme tout phénomène de génération, il a subi une forme de conservatisme de la pensée ou pour faire plus simple une critique via l'idiome très célèbre du « c'était mieux avant ».

Des innovations technologiques permettant l'avènement du selfie

Avant d'être le reflet d'une société toute entière, l'avènement du selfie peut s'expliquer de différentes manières, à commencer par la plus évidente, celle de l'évolu-

tion des techniques de communication. Ainsi, la popularisation des smartphones munis de caméras frontales ainsi que le développement d'applications telles que Snapchat ou Instagram ont grandement contribué au développement des selfies, ces derniers étant généralement destinés aux réseaux sociaux.

Plus qu'un simple phénomène de mode Malgré son arrivée récente et son caractère viral, le selfie semble être bien plus qu'un phénomène de mode, mais plutôt la manifestation d'une évolution au sein de la société. Comme dit précédemment, beaucoup ont imputé au selfie d'être le miroir d'une société toujours plus individualiste et focalisée sur l'image de soi. En effet, le « selfiste » ne prend plus en photo un tableau ou un bâtiment, mais lui-même devant La Joconde ou la mosquée bleue, ayant pour but de dire « j'étais là ». Cette tendance peut s'apparenter à une forme de vanité si bien que certains observateurs ont qualifié cette deuxième décennie du XXI^e siècle comme étant celle de la « me me me generation ».

Le selfie comme lisseur social

L'image de soi était auparavant réservée à une élite ayant les moyens de se faire tirer le portrait. Le selfie est une inversion de ce modèle par le fait que ce soit une pratique venant du « bas ». En effet, si cette pratique est désormais un incontournable chez les célébrités, les personnalités politiques ou encore les acteurs, le procédé vient de personnes anonymes. Le selfie devient alors, selon A. Gunthert, un « lisseur social mettant tous ses adeptes au même rang ». Ce sont désormais des individus pouvant être issus de la classe moyenne et populaire qui contrôlent les comportements à adopter au sein d'une société. Cette démocratisation de la maîtrise de l'image de soi peut-être à l'origine de certaines critiques qu'a subies cette pratique. En effet, à l'image des bourgeois du XIX^e siècle qui critiquaient la popularisation des photos chez les classes prolétaires, les selfistes peuvent faire



l'objet d'un certain mépris social de la part d'une élite regardant d'un mauvais œil la démocratisation d'une pratique qui lui était jusque-là réservée.

Un autoportrait post-moderne

qu'est-ce qui différencie un selfie d'un autoportrait ? L'une des grandes différences est que ce dernier est destiné à être partagé, ce qui implique des réactions de la part des autres usagers des réseaux sociaux. D'après F. Georges « l'objectif consiste aussi à communiquer vers l'extérieur en se mettant en scène [...] en attente de likes ». Ce qui est recherché avec le selfie c'est la reconnaissance des pairs comme l'a souligné le sociologue O. Glassey qui remarque que nous utilisons les réseaux sociaux moins pour communiquer que pour exister. Or, pour de jeunes adolescents, le selfie peut assurer une fonction de *feedback* au moment où s'active un besoin de reconnaissance. En partageant une image de lui, le selfiste se pose implicitement la question du « Qui suis-je ? » et du « Comment me voyez-vous ? » ; le selfie devient alors un questionnement sur sa propre identité et une façon d'exister dans un monde virtuel. Il est ainsi un moyen, parmi tant d'autres, d'entretenir des liens sociaux et de s'approprier son existence. En d'autres termes, le selfie peut être envisagé comme une nouvelle manière de concevoir son identité dans une société où le virtuel s'avère de plus en plus être le lieu où les individus se construisent socialement.

* Victor Mottin

Festival international du Safran d'Or

Le Festival du Safran d'Or est organisé depuis 20 ans à Safranbolu, une ville dont l'histoire remonte à 3 000 ans av. J-C. et qui a été en 1461 la plus importante halte caravanière sur la voie maritime reliant l'Europe à l'Asie. Mais, face à l'arrivée du chemin de fer et à l'avènement d'un nouvel ordre économique et commercial, Safranbolu est tombée dans l'oubli. Le destin de cette ville de l'époque ottomane a finalement été bouleversé grâce à un documentaire du réalisateur Sühra Arın, tourné en 1976 et récompensé au festival du film d'Adana dans la catégorie du meilleur court métrage. Déclarée « site historique » par le ministère de la Culture en 1977 et inscrite sur la « Liste du patrimoine mondial » de l'UNESCO en 1995, la ville de Safranbolu, ses maisons à colombage, ses rues pavées et sinueuses ainsi que ses beautés naturelles ont été révélées au monde grâce à ce documentaire. En 2000, la ville décide donc de rendre hommage au réalisateur Sühra Arın en lançant le premier festival du film documentaire de Turquie.

Cette année, de nombreuses festivités étaient organisées dans le cadre du 20^e anniversaire du festival qui avait pour thème la protection du patrimoine culturel. Fraichement élue, la nouvelle mairesse de la ville, l'architecte Elif Köse, s'est particulièrement investie dans son organisation. Ce fut une réussite puisque pas moins de 1 532 documentaires, amateurs comme professionnels, ont été présentés – un record ! On ne peut donc que féliciter l'équipe organisatrice, et particulièrement sa responsable Madame Zülfiye Eraslan Özcan.



Prof. Dr. Nami Başer

Les foires

Au mois de septembre, il fut un temps où l'on débordait de joie quand l'on se dirigeait vers Tepebaşı. C'était le mois des foires. Celle des livres nous semblait être exceptionnelle. Nous étions enchantés de voir tous ces bouquins, liés les uns aux autres, qui nous promettaient de nous livrer leurs secrets dès que l'on s'en emparerait afin d'en disposer à notre guise une fois nos lits regagnés. Comme on savait aussi que dans le temps, il y avait là le premier bâtiment de théâtre d'Istanbul, transformé en casino après un incendie, la nostalgie était sans pareille. Le théâtre je ne l'avais jamais vu. Par contre, j'étais allé au casino avec ma mère à plusieurs reprises. Ceci explique que l'on soit si affligé par

le fait que Beylukduzu soit le nouveau lieu des foires, et ce même si l'on y est invité pour donner des conférences. Désormais, c'est tout simplement trop loin et, étant donné cette distance ainsi que l'industrialisation et la dépendance des calculs commerciaux qui sont de nos jours trop visibles, on n'arrive plus à jouir de la floraison des livres. Bref, les foires n'ont plus le même goût que celles d'antan.

C'est la raison pour laquelle j'ai éprouvé une grande joie quand j'ai vu que ce mois-ci se tenait une foire à côté de chez moi, à Mudanya. Et comble du bonheur, il s'agissait d'une foire de livres où une ribambelle de jeunes exultaient devant des rangées de représentants des maisons d'édition. À peu près toutes les grandes maisons d'édition étaient d'ailleurs présentes, de Yapı Kredi à Ayrıntı

et Alfa en passant par İletişim. Ce régal a duré neuf jours, et évidemment j'ai pu enrichir ma bibliothèque d'un certain nombre de livres qui me faisaient envie depuis longtemps et dont les prix étaient réduits. J'ai pu entre autres me procurer l'imposant livre D'Umberto Eco qui nous a quittés il y a peu de temps et qui nous étonne encore depuis l'au-delà. Évidemment, il n'a pas écrit lui-même tous ses livres sur l'histoire de l'humanité (pour l'instant, je me suis contenté de l'Antiquité), mais il les a dirigés en réunissant les meilleurs esprits de l'Italie qui ont contribué à l'ouvrage avec leurs articles profonds et leurs mises au point historiques et politiques qui ne manquent pas de piquant.

Ce qui frappe le plus, c'est la floraison des livres de Stefan Zweig au sein d'une dizaine de maisons d'édition. Ceci s'ex-

plique par le fait que cela fait plus de 75 ans que l'auteur est décédé. Ainsi, nous ne sommes plus soumis à l'obligation de payer pour publier ses ouvrages.

C'est ainsi que j'ai assisté à une conférence sur les traductions des œuvres de Saint-Exupéry, en particulier du « Petit Prince » que les lecteurs turcs semblent apprécier. J'y ai appris quelque chose d'incroyable qui m'a poussé à écrire cet article : entre 1953, où trois traductions de ce livre ont paru, et 2010, il y a eu une centaine de traductions différentes. À partir de la date en question, la folie des traductions du « Petit Prince » a atteint un tel niveau qu'on ne peut plus les maîtriser. Le conférencier prépare un musée du « Petit Prince » à Eskişehir à partir de la rentrée scolaire.

Allez-y si vous voulez en apprendre un peu plus sur les rapports franco-turcs !

Des forêts urbaines pour « débitumiser » Paris

En juin dernier, Anne Hidalgo, maire de Paris, annonçait la création de quatre « forêts urbaines » dans le cadre d'un projet de végétalisation de la ville. Elles verront le jour sur quatre sites emblématiques de la capitale : sur le parvis de l'Hôtel de Ville, sur l'esplanade nord de la gare de Lyon, à l'arrière du Palais Garnier ainsi que sur les berges de la Seine.



En effet, depuis la rentrée 2018, Paris déploie son plan de « débitumisation », qui vise à retirer le bitume partout où il n'est pas nécessaire afin de revenir à de la pleine terre. Cela se traduit par 12,5 d'hectares qui seront débitumés d'ici 2020. À noter que Paris affiche aujourd'hui un ratio de nature par habitant inférieur de moitié aux 10 mètres carrés prescrits par l'Organisation mondiale de la santé (OMS). Au-delà de l'agrément et du décor, le rôle des arbres est essentiel pour fixer le CO₂, ombrager la ville et la rafraîchir, en particulier pendant les épisodes de canicule qui ont particulièrement concerné la France cet été. Les experts du GIEC prédisent des pointes de 50 °C à l'horizon 2050. Le manque de végétation dans les espaces urbains rend ces épisodes encore plus difficiles.

Pour Anne Hidalgo, ces quatre nouveaux sites, loin d'être un instrument électoral en vue des municipales de 2020, s'inscrivent dans la continuité d'un travail mené depuis 2014 afin de verdir Paris. « Il y a vraiment une reconquête à faire sur toute la partie qui est encore occupée par la voiture aujourd'hui. Je pense à des places de stationnement qui pourront devenir de petits jardins ou de micro-jardins », ajoute-t-elle. Outre la question primordiale du réchauffement climatique, celle des stationnements inquiète les Parisiens. Il faut noter qu'à l'Hôtel de Ville et à la gare de Lyon, Anne Hidalgo envisage « de neutraliser l'étage supérieur des parkings pour les remplir de terre ». La logique de la capitale française serait que d'ici dix ans il n'y est plus de place pour les véhicules individuels dans Paris. Promouvoir les « mobilités douces » et moderniser les transports en commun sont donc également des enjeux majeurs à prendre en compte.

En outre, il est surprenant d'observer que certains arrondissements semblent moins favorisés que d'autres. Depuis de nombreuses années, des collectifs issus des quartiers parisiens plus populaires se mobilisent au quotidien pour apporter de la végétation à leurs quartiers. Ils ne semblent cependant pas être les plus écoutés. La solution capitale à long terme ne serait-elle pas celle de faire de la végétalisation urbaine un sujet porté par tous en promouvant au maximum l'implication citoyenne ?

* Eda Özdemir



Camille Saulas

Meşher, le nouveau centre culturel et artistique de la fondation Vehbi Koç

C'est dans le fameux bâtiment de l'avenue İstiklal qui a abrité de 2010 à 2019 le centre d'art contemporain Arter – désormais dans le district de Dolapdere – que se trouve la nouvelle institution culturelle et artistique baptisée « Meşher » de la Fondation Vehbi Koç qui célèbre son 50^e anniversaire.

Fondé en septembre au cœur d'Istanbul, Meşher, qui tire son nom du mot « espace d'exposition » en turc ottoman, accueillera de nombreuses expositions où l'interdisciplinarité ainsi que le dialogue des cultures et des époques seront les maîtres mots. En parallèle, d'importants événements seront organisés, tels que des ateliers et des conférences, avec un aspect universitaire axé sur la recherche et les publications.

Meşher sera à n'en pas douter la nouvelle référence culturelle et artistique avec son espace d'exposition de 500 mètres carrés répartis sur trois étages, mais aussi ses 75 mètres carrés dédiés aux événements.

Meşher a ouvert pour la première fois ses portes au public avec l'exposition contemporaine de céramiques intitulée « Beyond the Vessel; myths and metamorphosis in contemporary ceramics ». L'exposition d'inauguration, organisée sous la direction de Catherine Milner en collaboration avec la galerie anglaise Messums Wiltshire, se poursuivra jusqu'au 22 décembre.



« The seventh continent » : Quand l'art s'empare du dérèglement climatique

Depuis le 14 septembre a lieu la 16e Biennale d'Istanbul intitulée « The seventh continent », en référence à l'amas de déchets plastiques qui croît d'année en année dans l'océan Pacifique. Ainsi, la Biennale d'Istanbul, organisée par Nicolas Bourriaud, a cette année pour thème la crise climatique et l'impact de l'Homme sur la planète.

Depuis 1987, ce ne sont pas moins de 15 Biennales qui ont été organisées dans la ville aux sept collines. Elles ont permis de réunir des artistes locaux et internationaux, de créer un point de rencontre dans le domaine des arts entre les artistes et le public, mais aussi de sensibiliser la population sur des enjeux cruciaux.

« The seventh continent » ne fait pas exception en regroupant plus de 220 œuvres de 56 artistes et collectifs de 25 pays sur trois sites principaux : Mimar Sinan Fine Arts University Istanbul Museum of Painting and Sculpture, Pera Museum et l'île de Büyükdada.

En plus de sensibiliser à travers l'art, la Biennale d'Istanbul projette également d'avoir un impact pédagogique par l'intermédiaire de conférences portant notamment sur l'impact de l'élevage sur le climat, sur les énergies fossiles ou encore sur l'accès à l'eau potable. De plus, de nombreux ateliers ont été mis en place à destination de la jeunesse afin que les enfants développent leur conscience écologique et créent leurs propres travaux sur le dérèglement climatique.

À l'heure où l'Amazonie brûle et que les experts anticipent des hausses de température encore plus significatives que prévu, il est plus que jamais temps d'un changement de cap radical quant à notre impact sur l'écosystème de notre planète.

Bien que certains mouvements

(encore trop marginalisés) voient le jour comme celui orchestré par la jeune militante écologiste Greta Thunberg, il apparaît évident qu'une prise de conscience massive et internationale soit la clé dans cette course contre la montre climatique. Plus facile à dire qu'à faire. Malgré des signes de plus en plus alarmants, la question de l'anthropocène est sans cesse reléguée au second plan notamment par une classe politique ne souhaitant pas se saisir d'une question qui ne fait pas encore l'unanimité auprès d'une population confrontée à des problèmes d'ordre plus directs (précarité, chômage, etc.). C'est bel et bien d'une certaine révolution idéologique dont le monde a besoin. Révolution dans la manière de produire, de consommer ou, en d'autres termes, d'exister.

Lors de la cérémonie d'ouverture qui avait lieu au palais de France, cette question de la création d'une nouvelle idéologie était présente notamment dans la bouche de l'Ambassadeur français en Turquie, M. Charles Fries, qui déclarait qu'il fallait créer « Un nouvel humanisme pour surmonter les grands défis environnementaux ». C'est dans ce contexte que s'inscrit la 16^e Biennale d'Istanbul qui, malheureusement, ne peut être qu'une petite goutte dans la résolution de ce problème mondial, mais qui nous amène à nous interroger sur la place de l'art dans le dérèglement climatique.

Et si la sensibilisation artistique à la destruction progressive de toute forme de vie sur terre pouvait s'avérer plus efficace que les discours des experts ?

* Victor Mottin



La Ville rose

Toulouse, la « Ville rose », possède bien des atouts. Sa poésie vous bercera à la seule condition que vous acceptiez de vous livrer à elle. Laissez-vous surprendre, rangez vos « to do lists ». À Toulouse, on prend le temps de vivre !

Dès lors, il s'agira ici de mettre en avant des institutions toulousaines trop méconnues du grand public, afin que votre impact touristique ne déteigne pas sur le magnifique rose de notre ville solaire.

Le marché des Sept Deniers

Le dimanche matin, le marché des Sept Deniers, situé sur la place de l'ancienne usine d'imprimerie JOB, vous accueillera chaleureusement avec ses produits du terroir.

Ce marché revêt un caractère particulier, car il est le fruit d'une conquête sociale toulousaine. Celle du combat pour que l'usine désuète, emblématique du passage des Sept Deniers, serve de nouveau la communauté qui avait auparavant vendu sa force de travail entre ses murs pour contribuer à l'économie locale.

Aujourd'hui, elle est ainsi composée d'une piscine, mais accueille surtout des événements sociaux culturels afin de repenser le monde de demain. C'est pourquoi se rendre sur le marché des Sept Deniers c'est soutenir le combat des mouvements sociaux toulousains.

Tasta Aquò

Au 56 rue des Blanchers, sur la célèbre place Saint-Pierre, vous trouverez le Tasta Aquò (« goûte-moi ça » en occitan) qui se démarque des autres bars de la place grâce à ses produits artisanaux, issus du circuit court, puisque tous les alcools sont artisanaux et locaux.

Dans cette même logique, le bar produit plusieurs fois par semaine des « open mic » gratuits, afin de mettre en avant les artistes toulousain(ne)s, mais aussi des spectacles.



Le cinéma indépendant

Vous commencez à le comprendre, les Toulousain(ne)s tiennent à leur indépendance, c'est pourquoi le cinéma indépendant occupe une très grande place dans le paysage culturel de la ville rose.

• L'ABC : le plus ancien cinéma d'art et d'essai de Toulouse

• L'American Cosmograph

• La Cinémathèque de Toulouse : institution fondée en 1964 par Raymond Borde et dédiée à la mémoire du cinéma

Dans ces trois institutions ont régulièrement lieu des festivals d'œuvres cinématographiques indépendantes, françaises bien sûr, mais aussi du monde entier. Toulouse étant une terre migratoire comme beaucoup d'autres dans le sud de la France, elle est riche de cette histoire et a su mettre en avant la diversité des points de vue dans le cinéma. Une richesse à laquelle les Turcs devraient être sensibles !

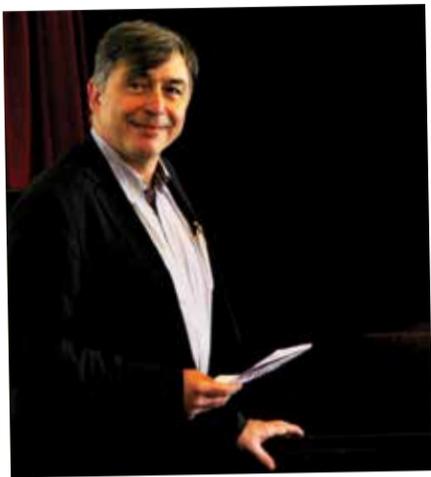
Bon voyage dans le Midi !

* Alexandre Gassier

Metin Ülkü : « Jouer une composition, c'est un processus qui n'a pas de fin »



Le pianiste turc Metin Ülkü a étudié au Conservatoire d'État de l'Université des Beaux-Arts de Mimar Sinan – où il est désormais professeur – aux côtés des plus grands, dont Selman Ada, Lale Önge et Gülsin Onay, avant d'étudier la composition avec Cengiz Tanç et d'être l'élève de Judith Uluğ. Francophile, il poursuivra avec talent son apprentissage à Nice ainsi qu'à Genève et à Lausanne. Celui qui a obtenu en 1984 le prix de « La meilleure interprétation au piano d'un compositeur turc » et le Deuxième Prix au quatrième Concours de musique organisé par Sevda Cenap And Foundation à Istanbul a participé au Festival Lisztomanias d'Istanbul, organisé en mars dernier par le lycée Notre-Dame de Sion pour célébrer Franz Liszt.



Pouvez-vous nous parler de vos études de musique et particulièrement de vos débuts ?

J'ai commencé le piano au Conservatoire d'État d'Istanbul en 1972. Néanmoins, c'est dans ma ville natale, Ankara, que j'ai suivi mes premières leçons de musique, et plus particulièrement d'accordéon, à l'âge de cinq ans. Le passage de l'accordéon au piano s'est fait relativement facilement, car ce sont deux instruments à clavier. Mais l'accordéon a un répertoire qui est restreint et je voulais m'ouvrir à d'autres styles de musique, d'où ma décision d'apprendre le piano.

Durant mes études, j'ai également étudié la composition avec Cengiz Tanç et j'ai aussi été l'élève de Gülsin Onay. Ces deux professeurs m'ont beaucoup apporté, tant sur le plan de la composition que sur le plan des techniques et de l'interprétation.

Quand avez-vous décidé d'en faire votre profession ?

C'est venu naturellement. Au conservatoire, les musiciens venaient vers moi pour que je les accompagne au piano. Donc, peu à peu, je me suis mis à travailler de façon plus professionnelle. De plus, ces expériences m'ont permis de jouer des compositions contemporaines que certains n'osaient pas interpréter. C'était très ambitieux, mais ça a marché et ma carrière s'est dessinée.

Quel rôle ont eu vos professeurs ?

Chaque professeur nous apporte des choses différentes. Par exemple, Judith Uluğ, qui enseignait aux États-Unis, avait une vision plus structurée, formelle et analytique, et sur le plan de son interprétation c'était très recherché artistiquement. J'ai donc beaucoup appris auprès d'elle. À Nice, j'ai intégré le Conservatoire avec Jeanne-Marie Darré, ce qui fut aussi une très bonne expérience malgré mon jeune âge. Par la suite, j'ai obtenu une bourse suisse pour étudier à Genève puis à Lausanne. À Genève, j'ai eu la chance de rencontrer Nikita Magalof qui a animé une *masterclass* durant trois semaines. Avec lui, j'ai appris des techniques de jeu et des gestes pianistiques différents qui m'ont été très utiles.

Vous avez donc une éducation très cosmopolite entre vos professeurs turcs et vos études à l'étranger.

Oui, pour certains profils ça peut être d'ailleurs dangereux. Il y a un risque de se perdre. Mais ça peut aussi être un véritable atout si l'on sait en faire une synthèse cohérente pour en extraire son propre style.

Vous faites partie du jury de divers concours de piano. Que pensez-vous de ces concours ?

Actuellement, il existe de nombreux concours à travers le monde, mais il y en a beaucoup qui sont simplement « commerciaux », qui se contentent de distribuer des prix sans grands intérêts et de recevoir de l'argent. Au fond, les pianistes – qui sont souvent de jeunes élèves ou professeurs – qui participent à ces concours puis qui se lancent dans de « vrais » concours peuvent être véritablement frustrés, la marche est très haute. Ces concours ne leur rendent pas service.

J'accepte donc les propositions de concours qui tiennent compte de la qualité artistique. Ce sont véritablement ces compétitions qui ont un intérêt.

Un véritable concours apporte beaucoup de choses. Les participants peuvent évaluer leur niveau par rapport aux autres

musiciens de leur âge, et ce peu importe leur nationalité. De plus, grâce à des contacts avec les membres du jury, ils peuvent recueillir des opinions précieuses sur leur façon de jouer. Cela permet de travailler d'autres répertoires, de s'habituer à la scène, mais aussi, pour ceux qui reçoivent un prix, d'être invité à jouer dans différentes salles de concert et parfois même à enregistrer des CD. Ces concours lancent vraiment des carrières !



Quel est votre répertoire favori ?

Je joue beaucoup de musique contemporaine et des œuvres turques qui ont été peu jouées. J'aime jouer les études, mais je ne fais pas de distinction entre les styles. Je reste ouvert à tout. J'aime la musique baroque, la musique romantique et la musique contemporaine. J'ai constamment besoin de découvrir de nouvelles choses, de nouveaux compositeurs, de nouveaux styles ! C'est très enrichissant et l'on découvre parfois des choses très originales notamment au niveau des moyens d'expression.

Vous enseignez. Est-ce une partie importante de votre carrière ?

Bien entendu ! En revanche, je pense qu'il ne faut pas arrêter de donner des concerts et de jouer, sinon notre enseignement en pâtira. J'ai réalisé que c'était beaucoup plus facile d'enseigner une œuvre quand on la travaille soi-même en parallèle. Jouer, c'est un processus qui n'a pas de fin. Il en est de même pour l'enseignement.

Comment travaillez-vous une œuvre ? Comment vous l'appropriez-vous ?

C'est un processus qui nécessite du temps, mais celui-ci doit être utilisé de façon intelligente. Il faut se focaliser sur l'œuvre, l'analyser pour arriver à la bonne interprétation. Il est donc nécessaire d'optimiser son temps sinon on peut se perdre dans les détails et n'être jamais prêt à interpréter une œuvre. Cela demande de l'expérience et une bonne organisation. Ce n'est pas le nombre d'heures qui est important, mais l'attention et la créativité qu'on met dans notre travail pour trouver quelque chose de convaincant qui nous satisfait ainsi que le public.

Quand vous jouez, vous pensez d'abord à votre propre plaisir ou à celui du public ?

Il faut d'abord que ça nous plaise, sinon nous serions incapables de transmettre une émotion au public. Si je ne ressens aucun plaisir, je ne peux pas le diffuser.

Une même composition, pouvez-vous la jouer de différente façon ?

Oui, car jouer différemment ce n'est pas se trahir soi-même, c'est approcher l'objet sous un autre angle. Ça enrichit notre musique. Il faut se permettre d'adopter d'autres points de vue afin d'éclairer d'autres éléments qui en valent la peine.

Par ailleurs, il faut que l'interprète s'engage. Le compositeur nous donne des indications par les notes, mais c'est à nous d'y ajouter ce petit quelque chose qui permettra de réaliser les intentions du compositeur.

Quelles sont les qualités qu'il faut avoir pour être un bon musicien ?

Il faut avoir le désir, la flamme. Mais il faut aussi être capable d'accorder du temps à la musique. Par contre, rien ne doit être forcé.

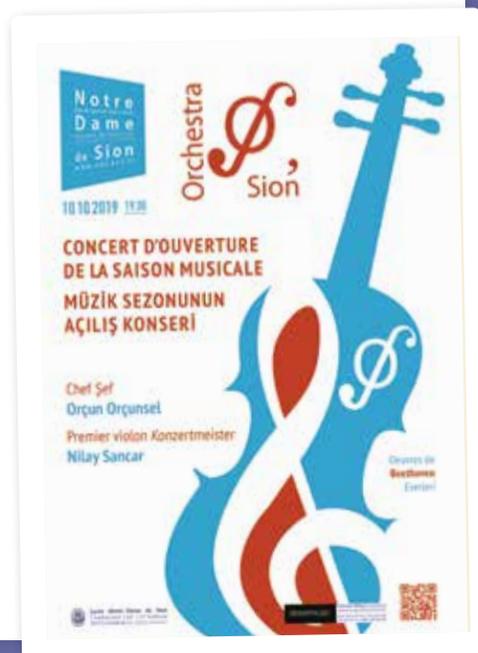
Vous enseignez à Mimar Sinan. Que pensez-vous de vos élèves ?

La plupart de mes élèves viennent d'autres institutions et j'observe que ces derniers ont acquis des habitudes qui ne sont pas toujours les bienvenues. En revanche, je suis content quand ils comprennent que ce que je leur montre leur permet de s'élever et de perdre leurs mauvaises habitudes.

J'ai de jeunes élèves extrêmement doués qui ont les capacités de s'illustrer. Je travaille avec eux comme avec des adultes, et c'est assez extraordinaire. D'ailleurs, un enfant devrait toujours être traité comme un adulte. Il ne faut pas avoir une approche infantine de l'enseignement !

Je pense que nos jeunes pianistes turcs sont brillants, et c'est un avis qui est partagé à l'international.

* Propos recueillis par Mireille Sadège et Camille Saulas





Sirma Parman

Le Roi Lear à Zorlu PSM

Cela faisait un petit moment que je

n'étais pas allé voir une pièce de théâtre. Honnêtement, mon intérêt pour le théâtre s'était un peu estompé après avoir vu quelques pièces décevantes. Mais, bien sûr, la combinaison de William Shakespeare et de Haluk Bilginer constitue le rêve de tous les amateurs de théâtre. Je suis donc allée voir « Le Roi Lear » à Zorlu PSM en tant qu'invitée d'Oyun Atölyesi.

« Le Roi Lear » est incontestablement l'une des œuvres les plus importantes du dramaturge et poète britannique Shakespeare, aussi bien que de l'histoire du théâtre. Étant une œuvre très populaire, « Le Roi Lear » a été traduit dans notre langue de nombreuses fois. De plus, cette pièce a été adaptée à de nombreuses reprises, au cinéma comme au théâtre, dans le monde entier. Comme vous le savez probablement, Lear est le vieux roi de Grande-Bretagne. Ayant

l'intention d'abandonner le trône du fait de son âge et de se retirer du pouvoir dans ses derniers jours, il décide de diviser son royaume entre ses trois filles : Goneril, Régane et Cordélia. Néanmoins, il soumet d'abord ses filles à un test et demande à cha-



cune de lui dire combien elles l'aiment. Goneril et Régane donnent des réponses flatteuses, tandis que Cordelia, la plus jeune fille de Lear, reste silencieuse, affirmant qu'elle n'a pas de mots pour décrire à quel point elle aime son père. La pièce commence par cette scène et raconte ensuite ce qui arrive à Lear.

J'ai vraiment aimé cette pièce et, encore une fois, j'ai adoré Haluk Bilginer. Étant une grande admiratrice de ce dernier, j'ai été heureuse d'apprendre qu'il a été nommé aux Emmy Awards pour le meilleur acteur dans une série dramatique. Le nom de cette série n'est autre que *Şahsiyet*. J'ai découvert récemment cette série, et je vous le recommande fortement (je suis sûre que vous pouvez le trouver avec les sous-titres en anglais).

Par ailleurs, l'actrice qui jouait le rôle de la fille aînée de Lear, Berfu Öngören, a attiré mon attention. J'ai vraiment été impressionnée par son jeu. Avec peu d'expressions faciales, elle arrive très bien à habiter son personnage.

Le succès de cette pièce est dû en grande partie à Haluk Bilginer, mais pas seulement. Les seuls acteurs que je connaissais au départ étaient Haluk Bilginer et Yavuz Topoyan (Comte de Gloucester). Mais le casting dans son intégralité était impressionnant. Il est rare de voir des acteurs aussi talentueux ensemble.

Grâce à cette pièce incroyable, j'ai repris goût au théâtre et je n'ai qu'une hâte : y retourner. Une des pièces que je compte bien aller voir est « Skylight » (*Pencere* en turc). Cette comédie saisissante de David Hare est en fait une histoire d'amour hautement politique. Celle-ci est également réalisée par Oyun Atölyesi et met de nouveau en vedette Haluk Bilginer. Si vous recherchez également de bonnes pièces, je vous suggère de consulter la programmation d'Oyun Atölyesi.



Mine Çerçi

Le mois dernier, nous nous sommes entretenus au sujet du théâtre privé à

Istanbul avec Gülce Uğurlu, comédienne et auteure de l'« Invité, Un Beau Soleil », une pièce qui a été créée pour le Festival international de théâtre d'Istanbul en 2018. Cette fois-ci, rencontrons Ata Ünal, le metteur en scène et dramaturge du spectacle.

Vous avez mis en scène « Invité, Un Beau Soleil ». Comment décriez-vous votre collaboration avec Gülce Uğurlu ?

J'utiliserais le mot « organique » afin de décrire cette collaboration. Gülce préfère les questions personnelles, sociales et humanitaires qui se croisent comme sujets de discussion par l'intermédiaire du théâtre. Cette prise de position s'accorde avec l'esprit politique et esthétique de la méthode de *devising* (la création collective) et elle va de pair avec le risque et le désir d'exprimer ce qui est en train de se passer dans le monde. Le fait que Gülce traite de la question des réfugiés en dehors d'une actualité destructrice et sans s'approprier une approche populiste est le résultat d'une telle prise de position. Étant donné que Gülce savait que je partageais sa vision sur ce sujet, elle m'a parlé de son sujet.

Poursuivre les traces des préjugés — II

Je lui avais alors dit qu'il serait possible d'approcher la question des réfugiés et de l'Autre à travers une archéologie de la culture grecque antique et de l'orientalisme. Elle m'a donc proposé de mettre en scène sa pièce après avoir travaillé avec son équipe pendant un certain temps.



À ce stade du projet, en tant que metteur en scène, j'ai participé à la création collective pour créer l'équivalent esthétique et performatif du contenu et des arguments développés et du jeu proposé par l'équipe. Le thème, l'approche, le contenu, la forme, la sensibilité, l'esthétique, la scénographie, le jeu... ils s'influencent les uns les autres.

Vous travaillez aussi en tant que dramaturge pour plusieurs projets de théâtre en Belgique. Qu'est-ce qui vous motive à travailler à l'étranger, et en particulier en Turquie ?

Indépendamment des pays, j'ai besoin d'exprimer les questions sur la vie par différents esthétiques et thèmes. Je sens que c'est une nécessité au niveau social et individuel. Et le fait d'exprimer ces questions procure un certain plaisir existentiel.

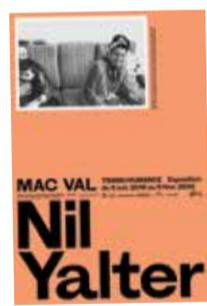
Les conditions des deux pays sont très différentes. Dans certains domaines, elles sont complètement opposées. Faire du théâtre en Turquie et traiter de n'importe quel thème sur scène est un défi en raison de l'atmosphère politique et de l'absence de ressources publiques. De plus, faire du théâtre indépendant en Turquie sans tomber dans des pièges populistes implicites ou explicites — pour établir une visibilité ou une durabilité financière, peu importe quel est l'objectif ou la raison du populisme —, essayer de proposer de nouvelles esthétiques et choisir différentes structures constituent d'autres combats.

En Belgique, le défi porte sur l'esthétique. Il y a une structure durable qui marche et qui met les ressources publiques nécessaires au service des artistes pour qu'on puisse relever ce défi. Je pense que connaître ces deux différentes conditions de travail enrichit mon aventure théâtrale.

Agenda culturel

Octobre

Exposition : Nil Yalter - « TRANS/HUMANCE »



À partir du 5 octobre
MAC VAL, Vitry-sur-Seine, France
Le MAC VAL consacre une exposition à Nil Yalter, artiste turque à la renommée internationale, et particulièrement à son travail sur

l'exil. Événement de cette rentrée 2019, c'est la première exposition muséale consacrée à l'œuvre de celle qui a reçu le prix AWARE en 2018.

Exposition : Edze Ali - « Emergent »

Du 10 au 25 octobre
Lycée Saint-Michel, Istanbul



Du 10 au 25 octobre, ne manquez pas l'exposition photographique, intitulée « Emergent », d'Edze Ali au lycée français Saint-Michel, à Istanbul

Exposition : Julie Béna - « Anna & the Jester dans La Fenêtre d'Opportunité »

Jusqu'au 15 octobre
Institut français, Istanbul
L'exposition individuelle de l'artiste française Julie Béna s'articule autour du film « Anna & the Jester dans La Fenêtre d'Opportunité » en explorant et critiquant le concept de transparence sous la forme d'un conte architectural.



Concert : Louis Sclavis Quartet - « Characters on a Wall »

Le 24 octobre
Babylon, Istanbul
Dans le cadre du Festival de Jazz Akbank, le légendaire Louis Sclavis célèbrera, avec son ensemble Sclavis Quartet, les 50 ans du label.

Exposition : Ekin Kano - « Mes côtes se soulèvent, Variations sur l'être »

Jusqu'au 25 octobre
Lycée Saint-Joseph, Istanbul
C'est au premier étage de la Maison Caporal, à l'entrée du lycée français Saint-Joseph, que se tient la première exposition personnelle d'Ekin Kano qui interroge à travers ses peintures la por-

sité des limites entre l'humain et le non humain.

Exposition : Céleste Boursier-Mougenot - « offroad, v.2 »

Jusqu'au 12 décembre
Arter, Istanbul

Alors que le centre Arter ouvre les portes de son nouveau bâtiment, il propose de découvrir dans son espace Black-box l'installation sonore « offroad, v.2 » de Céleste Boursier-Mougenot, une artiste contemporaine française qui a commencé sa carrière en tant que musicienne et compositrice.



Exposition : Yoann Morvan, Sinan Logie - « Méga Istanbul »

Du 24 octobre au 4 décembre
Institut français, Istanbul
L'architecte Sinan Logie et l'anthropologue Yoann Morvan vous propose de plonger dans le « Méga Istanbul » à travers une exposition photographique, preuve de la croissance urbaine fulgurante et démesurée de la Perle du Bosphore.

